

L'AIGLON PRISONNIER

PAR OCTAVE AUBRY

PARIS - FLAMMARION - 1935.

CHAPITRE PREMIER. — La mort de Napoléon.

CHAPITRE II. — Devoirs d'écolier.

CHAPITRE III. — Le Fils de l'Homme.

CHAPITRE IV. — Prokesch.

CHAPITRE V. — Mil huit cent trente.

CHAPITRE PREMIER

LA MORT DE NAPOLÉON

Pendant les six années où Napoléon sur son récif a ourdi sa légende et attendu la mort, il a attendu aussi des nouvelles de son fils. Pas une ligne de Marie-Louise, pas un mot de l'écriture de l'enfant. Quelques lettres de sa mère, de Pauline, qui donnent des informations trop indirectes, trop prudentes, passées par le crible des espions. Tout ce qui est précis, tout ce qui peut l'intéresser est supprimé par le cabinet anglais ou par Hudson Lowe. Aussi le captif ne rompt-il plus les cachets qu'avec indifférence. Il sait que rien de tendre, de doux, d'heureux, par là ne peut l'atteindre. Parfois même il déchire les lettres sans les avoir lues. il hausse l'épaule

— A quoi bon !

Quand le baron Stürmer, commissaire autrichien arrive à Sainte-Hélène, Napoléon espère qu'il est chargé d'un message de l'empereur François ou de Marie-Louise, d'un souvenir de son fils. Stürmer n'a été chargé que de se taire.

Seule, peu avant de quitter Schönbrunn, la pauvre Marchand a pensé au prisonnier. Par l'intermédiaire de Boos, directeur des jardins, qu'elle a su attendrir, elle a remis à d'elle, jeune botaniste qui a suivi Stürmer pour étudier la flore de Sainte-Hélène, un morceau de papier plié en quatre et adressé à son fils, le valet de chambre de l'Empereur

Je t'envoie de mes cheveux. Si tu as le moyen de te faire peindre, envoie-moi ton portrait. Ta mère, Marchand.

Ces cheveux inclus dans le papier sont légers, blonds, soyeux. On ne peut s'y tromper. Ce sont des cheveux du petit roi. Marchand les apporte à son maître. Napoléon sait au moins que son fils est vivant. Il voudrait interroger Welle. Mais Hudson Lowe, par un espion apprend que des cheveux ont été remis à Buonaparte. Il suit la piste en policier qu'il est, fait venir Welle, le semonce. On l'expulse par le plus prochain bateau. A son retour à Vienne, il est durement tancé. Et Metternich, qui rend le baron Stürmer responsable [de cette grave indiscretion](#), peu après le rappelle en Europe.

Napoléon s'est borné à soupirer :

— Il faut être bien barbare pour refuser à un mari, à un père, la consolation de parier à quelqu'un qui a vu sa femme depuis peu et touché son enfant !

A Longwood, dans sa chambre, il a lui-même disposé ses reliques. Sur la cheminée, le petit buste envoyé en 1814 à l'île d'Elbe par Bausset, qu'il a emporté aux Tuileries, à l'Élysée, à Malmaison, et dans ses deux prisons mouvantes, *Bellérophon* et *Northumberland*. De chaque côté les miniatures d'Isabey et d'Aimée Thibault : l'enfant dans son berceau, l'enfant aux bras de sa

mère, l'enfant assis sur un mouton, l'enfant essayant une pantoufle, l'enfant répétant sa prière.

— C'est mon fils, dit-il, quand vient un visiteur. Voilà tout ce qu'ils m'en ont laissé.

Ce fils, captif comme lui, est le seul lien qui le rattache aux hommes. Il est son tourment, niais aussi son orgueil, son espoir. Il est son nom. Dans ces lentes années qui vont lui ronger le foie, sa pensée domine ses paroles, ses actes ; tous ses songes l'ont pour centre et pour moteur. Il refuse de s'évader, il barre à tout jamais sa destinée pour laisser plus d'accès à celle du petit. Il a voulu mourir là. debout sur le désert des eaux, pour lui créer un droit. Sa terrible agonie doit lui redonner la France.

Mieux vaut pour lui, dit-il, que je sois ici. S'il vit, mon martyr lui rendra sa couronne.

— Si je meurs sur la croix, dit-il encore, il arrivera...

Son martyr, il l'aggrave et l'exalte. Sans cesse il tire sur la chaîne pour qu'elle racle ses os. Tragédien instinctif, il a mis en scène son malheur et l'a haussé à le faire sans exemple. Il le sait bien, que sa gloire première n'est rien près de la Gloire qui, dans ce silence humide, suit maintenant ses pas, enlacée à la Mort, Prisonnier, à la merci d'un misérable que l'anxiété rend toujours plus atroce, n'étant rien qu'un agonisant étendu dans la sueur du rocher, chacun de ses souffles agite encore le monde. La moindre nouvelle de Sainte-Hélène empourrait Louis XVIII, pâlisait le Tsar et, sur sa haute tempe, gonflait la veine de Metternich. Les nations dans leur sommeil étaient visitées par son rêve. Chateaubriand, seul capable de sentir tant de grandeur, Chateaubriand, son ennemi, et qui n'avait cessé de l'envier, de le combattre et de l'adorer, osait écrire dans le Conservateur

Si Napoléon, échappé aux mains de ses geôliers, se retirait aux États-Unis, ses regards attachés sur l'Océan suffiraient pour troubler les peuples de l'Ancien Monde ; sa seule présence sur le rivage américain de l'Atlantique forcerait l'Europe à camper sur le rivage opposé.

Si humain pourtant, il passe hors du plan des hommes. Les scories tombent. La souffrance l'épure. Sur le seuil de sa tombe, comme Prométhée visité des Océanides, il sent monter vers lui la pitié, le regret, l'admiration de la terre. Pas de mort plus haute depuis celle de Jésus. Il l'a voulue ainsi. Rien ne fonde mieux qu'un complet sacrifice. Son fils, nouveau Fils de l'Homme, n'aura qu'à paraître pour que la France lui ouvre les bras.

C'est dans cette vue lointaine qu'il se campe, et, artiste suprême, ordonne tous ses gestes. Plus rien d'un général, d'un génie parvenu. Le Consul, le chef révolutionnaire sont relégués dans la pénombre. Il n'est plus que le fondateur d'une dynastie, le tenant d'un principe. Il est l'Empereur. Il est vaincu, il est captif, mais il est l'Empereur.

— Que mon fils sache, dit-il, qu'il a eu un père toujours supérieur à ses infortunes, qui n'a jamais, même dans les plus petites choses, oublié quel est son rang.

Ce n'est pas vrai toujours ; l'homme jusqu'à la dernière heure garde ses infirmités et ses faiblesses. Mais Napoléon les cache ; il ne veut pas qu'on les

aperçoive. Pour la postérité, de qui dépend son fils, il veut paraître de marbre : c'est de marbre que sont faits les Dieux.

II pense toujours à lui. Cependant il n'en parle qu'à l'échappée, sous le coup de l'émotion. Il répugne à en parler dans le présent :

— Quelle éducation lui donnera-t-on ? dit-il pourtant une fois à Las Cases. De quels principes nourrira-t-on son enfance ? Et s'il allait avoir la tête faible ? S'il allait tenir des *Légitimes* ? Si on allait lui inspirer l'horreur de son père ? Cette idée le fait frissonner.

— Quel pourrait être le contrepoison à tout cela ? Il ne saurait y avoir désormais d'intermédiaire sûr, de tradition fidèle entre lui et moi ; tout au plus un jour mes *Mémoires* et peut-être aussi votre *Journal*. Mais encore pour surmonter les plis, les impulsions de l'enfance, pour vaincre les vices de l'entourage, faut-il déjà une certaine capacité, une certaine force de tête, un jugement tranchant, décisif, et tout cela est-il donc si commun ?

Il avait l'air profondément affecté, note Las Cases.

— Mais parlons plutôt d'autre chose, a-t-il prononcé fortement...

Et il n'a parlé de rien.

Parfois il rappelait sa naissance, le palais qu'il lui destinait. Puis le rêve l'emportait, le rêve qui fut toujours derrière l'épaule du plus réaliste des hommes. Si le Roi de Rome était né de Joséphine, au lieu de Marie-Louise, que fût-il arrivé ? Si, comme général de Napoléon II, on lui avait laissé reprendre le commandement des troupes françaises après Waterloo, tout peut-être eût été changé...

Plus tard, beaucoup plus tard, quand il reçut le médecin corse Antommarchi, il l'interrogea sur tous les membres de sa famille avec détail, mais ne prononça pas le nom de son fils. Il pouvait confier bien des choses à un étranger ; il ne pouvait lui dévoiler le secret de son cœur. Il en avait la pudeur et l'ombrage.

Il l'interrogea surtout sur la *Signora Letizia* qui vivait à Rome, dignement, dans le sombre palais de la place de Venise. Dans ce vaste naufrage, elle s'était fait le radeau des Bonaparte. Elle les soutenait de sa volonté ferme, de sa conscience obstinée, de ses avis, de son argent, leur montrant parfois leur devoir quand le flux de la vie, leurs intérêts, leurs soucis personnels les eussent portés à l'oublier.

Le Pape, ce Pie VII que Napoléon avait si maltraité, mais plein de charité et de candeur, l'un des hommes les plus purs qui aient gouverné l'Église, non seulement la protégeait, mais leçon aux rois, l'entourait de respect.

Parfois, se promenant dans la campagne romaine, son carrosse rencontrait la voiture à livrée verte et or, l'ancienne livrée impériale, de Madame Mère. Avec simplicité il descendait, allait à la portière, saluait Mme Letizia, et faisant avec elle quelques pas sur la route, lui demandait :

— A-t-on reçu des nouvelles de notre bon Empereur ?

A plusieurs reprises, son secrétaire d'État, le cardinal Consalvi, était intervenu auprès du Prince-régent d'Angleterre, et des souverains de la Sainte-Alliance, pour les conjurer d'adoucir la rigueur du sort de Napoléon : *Nous devons nous souvenir, écrivait-il, qu'après Dieu, c'est principalement lui qui s'est dévoué au rétablissement de la religion dans le royaume vraiment grand de la France.* Il

oubliait Savone et Fontainebleau qui n'étaient, disait-il, que des erreurs de l'esprit et des égarements de l'ambition humaine.

Ses requêtes étaient allées dormir dans les cartons des chancelleries...

Quand Napoléon connut mieux Antommarchi, il lui montra ses reliques. Le docteur, se disposant à lui lire Racine, il lui dit :

— Andromaque... C'est la pièce des pères malheureux,

Antommarchi hésitait... Napoléon prit le livre, et le laissa presque aussitôt échapper de ses mains. Il était tombé sur ces vers :

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie
J'allais, seigneur, passer un moment avec lui :
Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui.

Haletant, il se couvrit la tête :

— Docteur, dit-il, je suis trop affecté... Laissez-moi...

En juin 1817, une imposture lui procure peut-être sa plus grande joie. Un canonier du cargo Baring, Philippe Radovitch, apporte à Sainte-Hélène, de la part de la maison Biagini de Londres, un nouveau buste en marbre du Roi de Rome. Il a, dit le marin, été exécuté d'après une glaise faite l'année d'avant à Livourne, où le prince se trouvait avec l'Impératrice. Au côté, il porte la plaque de la Légion d'honneur. Sur le piédouche on lit : Napoléon-François-Charles-Joseph. Mensonges, spéculation honteuse d'un mercanti. L'enfant n'a pas quitté Schönbrunn et Vienne. On lui a ôté ses ordres français. Il ne s'appelle plus Napoléon.

Après des difficultés élevées par Hudson Lowe, l'Empereur reçoit le buste. Son bonheur le rend crédule. Il rayonne, admire les jolis traits un peu mous de la sculpture, trouve seulement que l'enfant a le cou trop engagé dans les épaules. Il fait venir les Montholon, O'Meara, les Balcombe. Leur montrant le buste, placé sur la cheminée du salon, il déclare que c'est l'Impératrice qui le lui a envoyé. Kirs. Balcombe dit qu'on peut être fier d'un si bel enfant. Le doux sourire des jours heureux, le sourire de ses victoires, illumine alors la face empâtée de Napoléon.

Regardez-le. Voyez cette figure. Celui qui a voulu la briser est un monstre ; elle toucherait le cœur d'une bête sauvage.

Et, comme le gouverneur a dit que le buste ne vaut pas les cent louis qu'on en demande, l'Empereur, si dénué pourtant, donne aussitôt *trois cents guinées*.

— Pour moi, dit-il, il vaut un million.

Il a appris, par les gazettes que Hudson Lowe fait monter à Longwood, dès qu'il y trouve un article capable d'inquiéter ou de peiner Napoléon, que son fils a été écarté de la succession de Parme. Il a su qu'à la place l'enfant recevrait des terres en Bohême. Il a su — ses instructions testamentaires le prouvent — qu'on lui avait imposé le nom de duc de Reichstadt. Il n'y attacha guère d'importance. Son fils, il en est sûr, ne demeurera pas prince autrichien.

Il était de fer, mais le fer se rouille et s'émiette. Il avait la constitution la plus robuste. Mais ce mortel climat appauvrit le sang, infecte le foie, tue les hommes. Puis l'isolement, le chagrin, l'immobilité pour une nature si active qui, en trois bonds de son cheval courait naguère d'un bout à l'autre de l'Europe... Napoléon s'use enfin, se défait. La mort qu'il avait tant appelée et qui s'est enfuie quand elle pouvait tout sauver encore, se rapproche et sourit. Elle est là, dans la plantation chétive, derrière la porte basse, dans la chambre, dans les plis des rideaux de mousseline qui abritent le lit de camp. Napoléon va mourir, il le sait, il en est heureux. Il a assez de son faix

— Je ne troublerai plus longtemps la digestion des rois... L'Angleterre réclame mon cadavre. Je ne veux pas la faire attendre et mourrai bien sans drogue.

Il souffre durement, inondé de sueurs qui le glacent ; il vomit aliments et remèdes. Mais si son pouls si lent s'affaisse encore, s'il perd sa graisse et sa chair, sa tête garde toute sa lumière. Il n'a jamais eu la mémoire plus prompte et plus minutieuse.

Le 15 avril 1821, il écrivit, d'une main mieux lisible qu'à l'ordinaire, son testament.

Après avoir légué ses cendres à la France, il donnait un dernier souvenir à Marie-Louise.

La savait-il adultère ? Sans doute. [Ce polisson de Neipperg](#), a-t-il dit à plusieurs reprises, en serrant les poings. Mais il ne voulait pas en tenir compte. Passer pour un mari ridicule aux yeux de la postérité ? Non. D'ailleurs, à cette hauteur où nous met la mort, il n'était plus un mari, seulement un chef il ne voulait voir que l'avenir. Il fermait les yeux sur l'indignité de la femme, pour ne s'adresser plus qu'à la mère. La flattant d'un navrant mensonge, il la suppliait pour son fils

[J'ai toujours eu à me louer de ma très chère épouse Marie-Louise ; je lui conserve jusqu'au dernier moment les plus tendres sentiments ; je la prie de veiller pour garantir mon fils des embûches qui environnent encore son enfance.](#)

Assis sur son lit de fer, se tenant le côté à deux mains quand la douleur le déchire, on dirait qu'il voit l'enfant à Vienne, courbé sur ses devoirs allemands.

[Je recommande à mon fils de ne jamais oublier qu'il est prince français et de ne jamais se prêter à être un instrument entre les mains de triumvirs qui oppriment les peuples. Il ne doit jamais combattre la France, ni lui nuire en aucune manière. Il doit adopter ma devise : *Tout pour le peuple français.*](#)

[Je lègue à mon fils les boîtes, ordres et autres objets tels qu'argenterie, lits de camp, armes, selles, éperons, vases de ma chapelle, livres, linge qui a servi à mon usage, conformément à l'état annexé. Je désire que ce faible legs lui soit cher comme lui retraçant le souvenir d'un père dont l'univers l'entretiendra.](#)

Tendresse, orgueil, mariés dans un terrible soupir.

Pas d'argent. L'argent, il le distribue à ses compagnons, à ses serviteurs, aux braves qui lui ont tout sacrifié. Son fils n'a besoin que de son nom. On ne laisse pas d'argent à un tel héritier. Mais il tient à l'envelopper de son souvenir, de son aura. Par tous les objets qu'il lui destine, et que sa mémoire exacte va saisir dans les mains qui les ont reçus en dépôt, par ces vêtements, ces armes, ces nécessaires, ces boîtes, ces livres, ces médailles qu'il a touchés tant de fois, il entend lui communiquer, non son génie peut-être, mais tout l'humain qui

demeure en lui, le battement de son cœur faiblissant, le dernier souffle de sa bouche, que l'approche de la terre décolore.

Le 25 avril, rédigeant des instructions pour ses exécuteurs testamentaires, il ajoutait :

Je désire que mes exécuteurs testamentaires fassent une réunion de gravures, tableaux, livres, médailles, qui puissent donner à mon fils des idées justes et détruire les idées fausses que la politique étrangère aurait pu vouloir lui inculquer. En imprimant mes campagnes d'Italie et d'Égypte et ceux de mes manuscrits qu'on imprimera, on les dédiera à mon fils.

Il a donc prévu qu'on essaierait à Vienne de changer l'esprit de l'enfant. Mais il croit que rien ne prévaudra contre la magie de tels souvenirs. Son fils peut être élevé à l'allemande. Qu'importent ses petites années ? Quand il sera un jeune homme, qu'on le veuille ou non, baigné par l'effluve de son père, il retrouvera son âme française. A ce moment suprême, Napoléon le sait, son fils ne le trahira pas.

Il insiste :

On doit trouver chez Denon, d'Albe, Fain, Méneval, Bourrienne, beaucoup de choses d'un grand intérêt pour mon fils. On peut trouver chez Oppiani, peintre à Milan, beaucoup de choses importantes pour mon fils : mon souvenir fera la gloire de sa vie ; lui réunir, lui acquérir ou lui faciliter l'acquisition de tout ce qui peut lui faire un entourage en ce sens.

Il poursuit :

Aussitôt que mon fils sera en âge de raison, ma mère, mes frères, mes sœurs, doivent lui écrire et se lier avec lui, quelque obstacle qu'y mette la maison d'Autriche, alors impuissante, puisque mon fils aura sa propre connaissance.

Engager mon fils à reprendre son nom de Napoléon aussitôt qu'il sera en âge de raison et pourra le faire convenablement.

S'il y avait un retour de fortune et que mon fils remontât sur le trône, il est du devoir de mes exécuteurs testamentaires de lui mettre sous les yeux tout ce que je dois à mes vieux officiers et soldats et à mes fidèles serviteurs.

Toujours *mon fils*. *Mon fils*, ces mots chargent chaque ligne, répétés vingt fois. Dans ses dernières heures, comme pendant tout son exil, Napoléon n'a pensé qu'à son fils.

Testament, codicilles scellés, il dit :

— Maintenant que j'ai si bien mis ordre à mes affaires, ce serait vraiment dommage de ne pas mourir.

Qu'il ne craigne pas...

Deux jours après, il appelle Montholon et, dans un moment de calme dicte pour l'enfant prisonnier ses conseils suprêmes. C'est l'effusion d'un esprit que le malheur n'a pu détacher de l'action et qui par delà la mort, décide et règne. L'avenir est à lui, il s'en assure, et plus qu'il ne fut jamais au temps de sa puissance. Ce siècle, après un sommeil, se réveillera et reconnaîtra son maître. Puisqu'il s'en va, lui, converser aux Champs-Élysées avec ses braves et les capitaines du passé, cet avenir des vivants il le remet à son fils. Qu'il ne le gâte pas. Qu'il s'inspire de la sagesse qui ne vient que tard aux pasteurs d'hommes, et que Napoléon mourant aux Tuileries n'eût sans doute jamais possédée. Car

Sainte-Hélène l'a tué, mais l'a parfait, l'a hissé jusqu'à un horizon d'esprit, qu'heureux il n'atteignait pas.

Mon fils ne doit pas songer à venger ma mort. Il doit en profiter. Que le souvenir de ce que j'ai fait ne l'abandonne jamais, qu'il reste toujours, comme moi, Français, jusqu'au bout des ongles ! Tous ses efforts doivent tendre à régner par la paix... Refaire mon ouvrage, ce serait supposer que je n'ai rien fait. L'achever, au contraire, ce sera montrer la solidité des bases, expliquer tout le plan de l'édifice qui n'était qu'ébauché. On ne fait pas deux fois la même chose dans un siècle. J'ai été obligé de dompter l'Europe par les armes. Aujourd'hui il faut la convaincre. J'ai sauvé la Révolution qui périssait, je l'ai lavée de ses crimes ; je l'ai montrée au monde resplendissante de gloire. J'ai implanté en France et en Europe de nouvelles idées ; elles ne sauraient rétrograder. Que mon fils fasse éclore tout ce que j'ai semé. Qu'il développe tous les éléments de prospérité que renferme le sol français. A ce prix il peut être encore un grand souverain.

Les Bourbons ne reprendraient pas racine dans la France trop profondément labourée. Leur tige vieillie sécherait. Eux enfouis, c'est vers le Roi de Rome que la nation regarderait. L'Angleterre peut-être l'aiderait, honteuse de s'être faite le bourreau du père. L'Autriche lui ouvrirait-elle la cage ? Sans doute, si elle y trouvait un intérêt. Mais Napoléon II ne devait régner que par soi, et du vœu manifeste du pays.

Les Orléans étaient à craindre ; ils avaient pour eux les mécontents, les libéraux ; ils gardaient certains avantages de la dynastie ancienne, leur usurpation porterait un masque de légitimité. Cependant, à la pesée, le nom de Napoléon, sa carrière et sa mort pouvaient emporter le plateau...

Le jeune empereur devait rallier autour de soi toute la nation, pardonner aux transfuges, récompenser le mérite et les services à tous les rangs, dédaigner les castes, s'appuyer sur la masse du pays.

Avec mon fils les intérêts opposés peuvent vivre en paix et les idées nouvelles s'étendre, se fortifier sans secousses et sans victimes. Mais si la haine aveugle des rois poursuit mon sang après ma mort, je serais cruellement vengé.

Il achevait ainsi :

Que mon Fils lise et médite souvent l'histoire : c'est la seule véritable philosophie. Qu'il lise et médite les guerres des grands capitaines. C'est le seul moyen d'apprendre la guerre. Mais tout ce que vous lui direz, tout ce qu'il apprendra lui servira peu, s'il n'a pas au fond du cœur ce feu sacré, cet amour du bien qui seul fait faire les grandes choses. Mais je veux espérer qu'il sera digne de sa destinée...

Donc jusqu'à la Fin, jusque dans l'agonie qui le tire, l'arrache, il dispose pour son fils. Quand son délire commence, le 2 mai, il fait encore signe à Marchand de prendre la plume. Encore un souvenir, encore une recommandation... Mais les mots ne sortent plus de sa bouche. Alors, résigné, il regarde les portraits, les bustes de son fils, ne les quitte plus des yeux. C'est la dernière image, la plus chère, qu'il emportera.

Le 5 mai, il meurt au crépuscule, après un atroce débat. Mort, il reste prisonnier. Il a demandé que son corps fût transporté à Paris, ou du moins à la cathédrale d'Ajaccio où dorment ses ancêtres. On l'enterre dans la petite vallée du Géranium.

Pour arriver en Europe, la nouvelle vogue longtemps, au hasard du vent et des vagues. Enfin, aux premiers jours de juillet, elle touche l'Angleterre. Un courrier des Rothschild la porte à Vienne. Les chancelleries s'activent, les gazettes s'entr'ouvrent. Peu de bruit d'abord. De l'étonnement. Lui aussi, l'avait-on cru immortel ? Cette mort qui devrait soulager le monde, laisse un vide qui, creusant d'année en année, fera un abîme assez large pour engloutir pêle-mêle les idées de l'autre siècle, les préjugés, les haines, les vieux drapeaux, les rois.

Metternich rendra-t-il les armes à une fin si cruelle ? Non. Prenant les eaux à Baden, il expédia un courrier à Londres pour demander qu'on retint toutes les pièces relatives à la mort de Napoléon. Il m'a paru, écrivait aux Tuileries, le marquis de Caraman, ambassadeur à Vienne, qu'il craignait surtout la publication d'un testament qui pourrait rappeler d'une manière trop vive l'intérêt qui s'attache aux sentiments de père et d'époux que l'on voudrait pouvoir faire oublier. On évitera ici tout ce qui peut réveiller l'attention sur les relations qui ont existé avec Bonaparte.

Et Metternich, la plume dédaigneuse, écrivait à Londres à Esterhazy :

Cet événement met un terme à bien des espérances et des trames coupables. Il n'offre au monde nu] autre intérêt.

Marie-Louise supporte ce coup avec résignation. Maîtresse épanouie de Neipperg et grosse de leur second enfant, Napoléon lui était devenu plus étranger que le grand Turc. Elle montra toutefois quand elle apprit sa mort, une pointe d'émotion assez inattendue. Le 19 juillet elle mandait à Mine de Crenneville, intime confidente.

La *Gazette de Piémont* a annoncé d'une manière si positive, la mort de l'empereur Napoléon, qu'il n'est presque plus possible d'en douter. J'avoue que j'en ai été extrêmement frappée ; quoique je n'aie jamais eu de sentiment vif d'aucun genre pour lui, je ne puis oublier qu'il est le père de mon fils, et que, loin de nie maltraiter comme le monde le croit, il m'a toujours témoigné tous les égards, seule chose que l'on puisse désirer dans un mariage de politique. J'en ai donc été très affligée, et quoiqu'on doive être heureux qu'il ait fini son existence malheureuse d'une manière chrétienne, je lui aurais cependant désiré encore bien des années de bonheur et de vie pourvu que ce fût loin de moi.

En même temps, elle se plaignait de la chaleur et des moustiques, et se proposait de faire avant peu un voyage à cheval dans la montagne pour voir les parties de son duché qui lui étaient encore inconnues.

Quand la nouvelle fut certaine, elle assista à un beau service funèbre dans sa chapelle, commanda mille messes à Vienne, mille messes à Parme et prit le deuil pour trois mois. Dans les prières, le nom de Napoléon ne fut pas prononcé mais remplacé par une ingénieuse périphrase. Quelques jours plus tard (9 août 1821), Marie-Louise accouchait du fils de Neipperg.

Elle refusa le cœur de Napoléon que le testament lui destinait. Elle ne savait pas encore qu'il était, par ordre de Hudson Lowe, demeuré à Sainte-Hélène. Mais elle s'intéressa à la succession. Elle s'opposa à la remise des millions déposés chez Laffitte et qui devaient acquitter les legs de l'Empereur. Ainsi son testament ne fut pas exécuté. Elle ne permit pas à Marchand de lui apporter à Parme les dentelles et le bracelet de cheveux de Napoléon. Il les confia aux soins de l'ambassadeur Apponyi, avec une chaîne de montre pour le duc de Reichstadt,

tressée elle aussi avec les cheveux du mort. Il ne semble pas qu'elle ait jamais été remise à l'enfant.

Cependant, on doit le dire, dans le lit de ses couches, rapprochée de l'humain par la souffrance, ayant peut-être peur de la mort, tandis qu'on disposait près d'elle le berceau d'une vie nouvelle, ayant assurément songé à son fils auquel elle donnait un frère honteux, Marie-Louise poussa vers l'Ombre inapaisée un soupir vrai qui lui sera compté, un aveu et en même temps presque une plainte :

On a eu beau me détacher du père de mon enfant, la mort qui efface tout ce qui a pu être mauvais frappe toujours douloureusement, et surtout lorsqu'on pense à l'horrible agonie qu'il a eue depuis quelques années. Je n'aurais donc pas de cœur si je n'en avais pas été extrêmement émue...

Si elle éprouva quelque attendrissement, elle se consola vite. C'était une tête faible et légère. Elle s'étonnera que Madame Mère ait réclamé à l'Angleterre le corps de Napoléon.

Je demande les restes de mon fils, avait-elle écrit à lord Londonberry. Chez les nations les plus barbares la haine ne s'étendait pas au delà du tombeau. J'ai donné Napoléon à la France et au monde. Au nom de Dieu, au nom de toutes les mères, je vous en supplie, mylord, qu'on ne me refuse pas les restes de mon fils !

On ne lui répondit même pas.

Depuis deux mois le duc de Reichstadt était revenu à Schönbrunn. Avec ses gouverneurs, il passait chaque hiver à la Hofburg et le printemps le ramenait dans le château de Marie-Thérèse. M. de Bourgoing a retrouvé un petit devoir du 10 mai 1821 où l'écolier décrit son nouveau logis, celui qu'il occupait auparavant avec sa mère ayant été cédé au prince de Salerne et à la princesse — l'archiduchesse Marianne, sœur de Marie-Louise.

Le 8 mai, nous nous sommes installés à Schönbrunn. On m'a attribué un nouvel appartement, qui me plaît beaucoup, au troisième étage. Il comprend beaucoup de chambres, ce qui me plaît le mieux, c'est la vue sur la place. De trois chambres, on aperçoit le Kahlenberg et la longue chaîne de hauteurs qui s'étend jusqu'à Dornbach. A côté de ma chambre à coucher, se trouve mon cabinet de travail, qui a une vue splendide sur le Cardin de ma tante Marianne, mais ce qu'on voit de plus beau de ce côté-là, c'est la ville avec un bout de l'allée qui va en ville. Il y a très peu de soleil dans cet appartement, c'est pourquoi il est froid le matin et le soir. Après mon cabinet de travail viennent les appartements de monsieur de Foresti et du comte Dietrichstein.

Cette rédaction enfantine montre de la bonne humeur. Quoique toujours distrait, au dire du gouverneur, il semble alors ne pas avoir donné lieu de se plaindre à ses maîtres. En excellente santé, il avait beaucoup grandi depuis sa rougeole et avec ses pantalons de casimir blanc, rattachés par des sous-pieds, son petit

habit à basques et son haut col de lingerie, il paraissait plus âgé de deux ou trois ans.

La nouvelle de Sainte-Hélène ne l'avait pas encore atteint, quoique autour de lui jusqu'aux plus humbles serviteurs, tout le monde la connût. Le comte Maurice retenu à Vienne, l'Empereur chargea Foresti, le 16 juillet, d'annoncer au duc de Reichstadt la mort de son père.

Foresti était seul avec lui. C'était le soir ; les ombres to baient sur le parc. Foresti commença par parler de Sainte-Hélène, dit que c'était une île d'Afrique au beau climat, où l'empereur Napoléon, avec quelques amis choisis, avait passé ses dernières années. L'enfant, habitué à voir écarter le nom de son père, s'était dressé, stupéfait. Depuis longtemps, continuait Foresti, sa santé était chancelante ; il souffrait d'une maladie de l'estomac. Il s'arrêta. L'enfant gardait le silence. Alors Foresti, baissant la tête, dit qu'il était mort, dans les sentiments les plus chrétiens.

L'enfant pleura longuement. Sans doute, évoquant le pâle visage qui se faisait si doux quand il s'approchait du sien, il s'assit près de la fenêtre, les joues, les mains couvertes de larmes, Foresti, ému, cherchait à le consoler. Il ne l'entendait pas.

Mathias Collin, le lendemain, lui parla avec douceur. Il eut une nouvelle crise de sanglots.

Montbel prétend qu'il aurait dit à Foresti :

— Mon père était bien loin de penser en mourant que c'est de vous que je recevrais des soins si affectueux...

Allusion à une scène faite en 1809, après Ratisbonne, par Napoléon à Foresti prisonnier. L'Empereur à cheval, entouré de généraux, avait reproché avec violence à l'Autriche d'avoir profité de la guerre d'Espagne [pour lui tomber sur le dos](#).

Montbel peut être de bonne foi. Mais le récit qu'il tient de Foresti sent par trop l'artifice. Quel enfant de dix ans, secoué par le chagrin, s'exprimerait ainsi ?

Ce que dit Prokesch, dans ses *Notes* inédites paraît plus vraisemblable :

[Le prince pleura un jour entier presque sans interruption. Soudain, il se ressaisit, sécha ses yeux, se leva et marcha de long en large. Aucun mot ne vint sur ses lèvres. Au bout de quelques semaines seulement, il fit allusion à la mort de son père... Il sentait qu'il devait garder sa douleur pour soi.](#)

La cour de Vienne ne prit pas le deuil. Metternich eut soin de rappeler à son maître que Bonaparte était mort depuis qu'il avait été déclaré [hors la loi](#). Il admit que le petit prince pourrait se vêtir de noir. [Je ne trouve](#), écrivait-il, [aucun précédent qui s'y oppose](#). Mais il ne pensait pas que sa maison dût l'imiter. Son maître montra plus de pudeur. Il ordonna que les gouverneurs de son petit-fils et tous ses serviteurs porteraient le deuil, mais ils devaient éviter de se montrer en public.

Le fils de Napoléon ne reçut pas les legs de son père. Ils devaient lui être remis par les divers exécuteurs quand il aurait atteint seize ans. Metternich ne voulut pas que le manteau de Marengo, l'épée du Sacre, celle d'Austerlitz, les colliers de la Légion d'honneur et de la Toison d'or, ni les armes, les cachets, les médailles, présents de la mort, vinssent ranimer devant l'adolescent le terrible fantôme.

L'abbé Vignali, Bertrand, Marchand, Montholon, Noverraz, Saint-Denis les gardèrent, attendant l'heure où Astyanax devenu homme pourrait se souvenir d'Hector.

Il ne vit jamais le masque funèbre de Napoléon, moulé par Antommarchi et porté par lui à Marie-Louise. Le docteur Hermann Rollet a rapporté dans quelles conditions ce masque fut sauvé et entra au petit musée de Baden, près de Vienne :

Mon père venait d'être appelé chez l'ex-Impératrice pour donner ses soins à l'un des enfants de son intendant ; en ouvrant la porte, il aperçut les autres enfants en train de jouer avec un objet en plâtre qu'ils avaient attaché au bout d'une ficelle, et qu'ils traînaient sur le parquet en guise de voiture. Mon père vit tout de suite que cet objet était un masque en plâtre, placé sens dessus dessous. A ce moment même entra l'intendant, qui s'empressa d'enlever le moulage à ses enfants et de les gronder pour s'en être emparés. C'était le masque de Sainte-Hélène. L'intendant avait mandat spécial de le conserver et de l'emporter partout avec lui, mais sans le remettre jamais au jeune duc. Mon père qui possédait la collection de crânes formée par le docteur Gall, et un certain nombre de masques de personnages célèbres, demanda aussitôt qu'on voulût bien lui confier le masque impérial, avec promesse d'en avoir soin et de le rendre aussitôt que cela serait jugé nécessaire. C'est ainsi que ce moulage entra dans sa collection et passa plus tard au musée de Baden. Le nez, dont la pointe est légèrement aplatie, témoigne encore du traitement que lui avaient fait subir les enfants de l'indépendant...

Le douteux médecin des derniers jours, Antommarchi, revenu en Europe, avait espéré que Marie-Louise le prendrait à son service. Il arriva à Parme le 15 octobre. Marie-Louise se déchargea sur Neipperg de l'embarras de le recevoir. Neipperg interrogea le docteur sur la maladie et la mort de l'Empereur, et parla en homme de cour du chagrin de sa souveraine. Encouragé par son ton affable, Antommarchi, d'ailleurs fort entreprenant, posa quelques questions sur le duc de Reichstadt.

— Il va à merveille, dit Neipperg avec patience.

— Il est fort ?

D'une santé à toute épreuve ?

— D'espérance ?

— Il étincelle de génie ; jamais enfant ne promet tant.

Il est confié à d'habiles mains ?

A deux hommes de la plus haute capacité, deux Italiens (?) qui lui donnent à la fois une éducation brillante et solide. Il est chéri de toute la famille impériale.

Ce disant, Neipperg pousse doucement l'intrus vers la porte.

Le soir Antommarchi alla au théâtre. On jouait la *Cenerentola* de Rossini. Marie-Louise parut dans sa loge. Elle était maigre et blême. Ses couches l'avaient éprouvée. Elle rit et causa gaiement avec les personnes de sa suite, mais ne demeura qu'un moment.

Le médecin de Napoléon fut ensuite à Rome où il vit Madame Mère et Pauline. Là l'Empereur était pleuré. Les questions sans nombre de la mère et de la sœur s'entrecoupaient de sanglots. Elles essuyaient leurs larmes et sans se lasser faisaient reprendre au docteur le récit des dernières journées et des funérailles. Après deux longues visites, quand Antommarchi prit congé, la mère de Napoléon lui glissa au doigt un diamant.

Dès qu'elle fut en possession d'une copie sûre du testament de l'Empereur et des petits legs qu'il lui avait destinés, Mme Letizia réunit chez elle tous les membres de la famille Bonaparte alors présents à Rome. En habits de deuil, comme eux tous, elle les reçut assise dans son fauteuil, au milieu du salon. Ses traits demeuraient beaux, sans rides, comme figés par la douleur. Elle fermait souvent les paupières sur ses yeux noirs. Il y avait sur son front une poignante lumière. Née rustique, ménagère corse devenue la *Mère des Rois*, elle avait subi d'un cœur égal la misère et le faste, l'hommage et la solitude. Femme de peu de mots, de peu d'idées peut-être, mais orgueilleuse d'un ventre qui avait porté l'Empereur, on la sentait noble à l'antique et d'un caractère à ne jamais démentir la gloire abattue sur son nom.

Sans parler, elle fit signe à ses enfants d'ouvrir la porte d'une pièce voisine et d'y entrer. Ils y passèrent l'un après l'autre en silence et ressortirent peu après, pâles et les larmes aux yeux.

Le précepteur d'un des jeunes Bonaparte, ancien colonel de l'armée d'Italie, qui avait amené son élève, parut étonné. Madame Mère lui témoignait de l'estime. Elle se leva et prenant le colonel par la main, elle le conduisit dans une chambre vide et obscure. Mais, sur la cheminée, deux flambeaux éclairaient le buste du Roi de Rome, venu de Longwood, et sur qui l'Empereur avait si souvent attaché les yeux. Mme Letizia le contempla un moment sans une parole, puis faisant passer devant elle l'officier, elle ferma la porte et rentra dans le salon.

CHAPITRE II

DEVOIRS D'ÉCOLIER

Entouré d'Allemands, ne parlant qu'allemand, le duc de Reichstadt avait presque oublié le français. Dietrichstein craignit d'avoir dépassé les ordres de Metternich. Il décida qu'un jour sur deux, ses maîtres lui donneraient leurs leçons dans sa langue maternelle. Peu à peu l'enfant la rapprit. Il la parlait sans accent, avec un tour germanique. Il pensait désormais en allemand.

Au printemps de 1820, il avait subi, en présence de l'Empereur, un petit examen qu'on déclara satisfaisant. Ses études élémentaires ainsi achevées, il passa aux études classiques. En même temps, il devait recevoir une éducation militaire. Ce qui touchait à la guerre lui plaisait toujours. Le comte Maurice, dans un rapport à Marie-Louise écrivait déjà en 1819 : *La profession des armes est sans doute l'unique qu'il puisse embrasser, tous ses goûts l'annoncent, et il serait bien dommage de ne pas seconder de pareilles dispositions.*

Mathias Collin lui enseignait le latin et un peu de grec. Foresti lui servait de répétiteur. Cette étude l'ennuyait. Trop vif, toute application régulière était pour lui une fatigue. S'il n'aimait pas le latin — comme Napoléon —, il était également faible en mathématiques où son père, tout jeune, excellait. L'histoire l'intéressait ainsi que les éléments de tactique et de stratégie professés par Foresti. Deux commissions, nommées par l'Empereur François venaient, à la fin de chaque trimestre, examiner ses progrès. Celle des études classiques était composée de Mgr Wagner, aumônier de la Cour, du conseiller aulique Summaruga et des gouverneurs. Celle des études militaires était présidée par le colonel Schindler, professeur à l'Académie du génie. L'Empereur et sa quatrième femme, la nouvelle impératrice Caroline-Auguste, bienveillante, assistaient souvent à ces examens. On comptait ainsi suppléer à l'émulation qui manquait au jeune prince. Mais si, par amour-propre, il faisait effort pendant ces épreuves orales, en temps ordinaire il travaillait mal.

Les lettres de sa mère lui conseillent en vain la sagesse et l'application, il rend difficile la tâche de ses maîtres. Il se plaît à les décevoir. Ce qu'il sait, il le cache. Il fait des fautes volontaires. Peut-être veut-il se venger par là de la contrainte qui pèse sur lui. Parfois, *il joue l'idiot* pour lasser la patience de Foresti. L'Empereur, afin de rompre son obstination, *autorisa une grande sévérité*. On le punit privations, pensums. Dietrichstein a renoncé au fouet. Il répugne à cette méthode qui du reste était sans effet.

Le comte Maurice voit son pupille chaque jour. Bien qu'il ait rempli, d'autre part, de 1819 à 1826, les fonctions absorbantes d'intendant de la musique de la Cour, et de directeur du Hoftheater, il passe toujours au moins une heure avec l'enfant, lit ses principaux devoirs, l'interroge souvent, surtout lui donne sous une forme assez douce mais insistante, les conseils qu'il croit propres à vaincre son

inattention, à amortir dans son caractère ce levain de révolte qui lui paraît redoutable pour l'avenir.

Mais c'est avec Foresti et Collin que s'écoule la vie du fils de Napoléon. Plus que Dietrichstein, ils savent ses qualités réelles et ses défauts. Ils se disent qu'à vivre entre des adultes, il a pris comme honte de sa jeunesse. En eux-mêmes et quoique persuadés que le genre de vie imposé au duc de Reichstadt s'inspire de son réel intérêt, ils plaignent sa solitude.

L'instruction religieuse lui est donnée maintenant par le chapelain de la Cour, Darnaut, et par Mgr Wagner. Les récits de la Bible l'amuse. Mais il n'est point très religieux. Il dit ses prières machinalement.

Ses rapports avec ses maîtres sont souvent tendus. Pourtant après l'orage viennent des bonaces. En août 1823, passant les vacances au château de Persenbeug, avec toute la famille impériale, et Marie-Louise, qui depuis ISIS fuit la chaleur de l'été italien, et vient presque chaque année passer deux mois en Autriche, il écrit à Mathias Collin demeuré à Schönbrunn. On trouve de la confiance dans ses lettres. C'est assurément Collin que de ses professeurs, il a aimé le mieux

J'ai ajouré deux lignes en italien à la lettre du comte (Dietrichstein) à Foresti ; elles étaient d'un style laconique, car je suis un jeune Spartiate — *Oui, oui, beau Spartiate, vous entends-je dire, qui ne mange jamais de brouet noir qu'on n'y ait mis des œufs !* — Mais ici, je mène vraiment une vie spartiate. je me lève à six heures et demie, & habille, dis mes prières, déjeune et saute autour de ma chambre avec une longue branche en guise de fouet. Puis le travail difficile commence, sous la direction du comte. Après, je suis appelé chez ma mère et souvent vais me promener avant le liner. Enfin, l'on dîne, après quoi une pause pour la digestion, Dans l'après-midi, ce sont des marches, des excursions, mais point au lac ; après, souper et lit. Fortifié et rafraîchi, je vous écris ces lignes, me recommande à votre famille et à votre amitié, et signe, votre reconnaissant pupille, Franz.

Il lui écrit encore quelques jours plus tard :

Je suis ici, à Persenbeug, dans une très grande pièce, au moins pour cet endroit-ci, et je vous écris ces lignes à la fenêtre, non pour regarder dehors, mais pour voir clair. Cependant il arrive souvent que mes yeux quittent le papier, quoique j'aie pris la ferme résolution de ne pas regarder autour de moi.

Pendant ce séjour à Persenbeug, vieux château de plaisance bâti sur un rocher en saillie sur le Danube, devant les derniers contreforts des Alpes, il a retrouvé avec joie sa mère. Neipperg l'accompagne et son fils Gustave. Il n'a pas conscience des rapports établis entre Marie-Louise et le borgne, il ne voit en lui que le grand-maître de la cour de Parme. Même il lui porte de la sympathie. On lui a dit que le général fut vaillant soldat et qu'il a connu son père. Il joue et se promène avec Gustave, de deux ans plus âgé que lui. De ces vacances

heureuses, il a, sur l'ordre de son gouverneur tenu, sans beaucoup d'orthographe, niais avec une gentille sincérité, un journal retrouvé récemment par M. de Bourgoing dans les papiers du comte Dietrichstein. Il y note ses courses dans la montagne, à pied ou à cheval, les chasses auxquelles il a pris part, toute cette vie de châtelains débonnaires où l'été se complaisaient l'empereur François et ses enfants.

Le 17 août. Après la messe, nous sommes allés chez mon grand-père. On commençait déjà les préparatifs pour le bal que mon grand-père offrait aux paysans. Il devait avoir lieu dans la cour, et une grande activité régnait dans les cuisines, car ce bal devait être accompagné d'un diner. Plus tard, nous nous sommes promenés avec ma mère et mes deux oncles ; mais la pluie nous a fait rentrer. Après déjeuner, la pluie a recommencé et n'a pas cessé de toute la journée ; jusqu'à cinq heures et demie je suis resté chez ma mère. Ensuite je suis allé chez mon grand-père ; beaucoup de gens venaient déjà pour le bal, mais on les conduisait au stand. Le bal a commencé à sept heures et a duré jusqu'à une heure. Pour commencer les enfants des écoles ont dansé, et ce n'est que plus tard que les grandes personnes ont commencé ; quand mon grand-père est allé se coucher, ils ont renvoyé la musique turque qui avait joué jusqu'alors, et ils se sont contentés de violons et d'une contrebasse ; il y avait trois salles, dans chacune desquelles il y avait une table, et sur chaque table il y avait trois grands gâteaux et une quantité de pain, de jambon, de langue et de rôti de veau...

Le 21 août. Aujourd'hui, j'ai travaillé toute la matinée ; après déjeuner nous sommes allés à cheval à Kleenhof, ma grand'mère montait de nouveau le petit Régent, qui l'autre jour, en allant à Marialaferl, s'était tout à coup arrêté et n'avait plus voulu avancer. Nous avons d'abord longé le Danube, et il faisait très chaud. Ensuite nous sommes entrés dans la vallée de l'Yser. De là nous sommes montés sur le Purgstall ; à la montée, le cheval du colonel Eckard a pris peur et s'est cabré, immédiatement Piccolo a voulu aussi faire volte-face et rentrer avec moi, j'ai eu toutes les peines du monde à le maîtriser. A Kleenhof nous avons visité toutes les chambres ; à la montée le petit cheval blanc a fait un écart. Derrière mon grand-père, venait oncle Antoine, derrière lui oncle Louis, puis ma mère et moi derrière la comtesse. Comme il commençait à faire frais, le colonel Eckard avança au trot avec la capote de grand-père ; grand'mère dit au piqueur, qui allait à côté d'elle, d'aider grand-père à la mettre, et comme elle arrêta son cheval trop brusquement, il se cabra et tomba..., j'arrêtai mon cheval et je sautai à terre, nous courûmes tous à ma grand'mère ; par bonheur elle ne s'était fait aucun mal et s'était seulement un peu écorché le bras, et elle remonta de suite sur un autre cheval ; à la dernière colline de l'Ostron, les voitures nous attendaient pour nous conduire à la

maison. Le soir, il y avait l'illumination, où on a fait flotter des coquilles d'œufs sur le Danube.

— Le 26 août. Ce matin, je suis allé chez ma mère, qui m'a appris à faire des lettres avec des myosotis. A midi est venue la nouvelle de la mort du pape. A cinq heures, nous sommes allés à Rottenhaus, une nouvelle seigneurie de mon grand-père. Le soir, nous nous sommes assis au jardin.

— Le 28. Après déjeuner, nous avons été à la chasse dans la forêt près de Petzenkirchen ; ma mère et le comte Neipperg étaient postés avec moi. Dès la première battue, un lièvre sortit de la forêt dans ma direction, je tirai et le touchai en pleine poitrine, il fit une culbute et tomba raide mort. Dans cette même battue, il en est encore venu deux vers moi, mais je n'ai pu tirer à cause des rabatteurs. Dans les autres battues, il est encore venu un lièvre, sur lequel j'ai tiré et oncle Antoine l'a abattu...

Le 30. Après midi, nous avons été à la chasse dans la forêt qui est au-dessus de la ferme de Perzelhof. Dans la première battue, m'a-t-on dit, un renard a passé à portée de mon fusil, mais je ne suis pas arrivé à le voir. Dans la deuxième, j'étais en plein soleil, à côté de grand-père ; une biche avec deux faons est venue vers moi, j'ai tiré, mais je l'ai manquée. Grand-père a tiré un lièvre. Comme c'est demain l'anniversaire d'oncle Antoine, on lui a envoyé six garçons pour le féliciter. Ils étaient vêtus d'habits de cérémonie en toile, et portaient, au côté droit, des épées de bois. Le soir, il y eut de la musique sous ses fenêtres jusqu'à minuit.

Ces pages d'une écriture encore enfantine le montrent à ce moment alerte, soulagé, détendu. Il n'est plus seul avec ses maîtres. Il a sa mère, des compagnons de son âge, Gustave Neipperg et de jeunes archiducs. On le voit gambader dans ces prairies molles qui bordent le fleuve. On l'entend siffler dans les sentiers de la forêt. Que cette aimable vie ne continue-t-elle ! Il voudrait bien aller à Parme avec Marie-Louise. Il le dit à Gustave. Mais Metternich ne le permet pas. Il faut donc retourner à Sch5brunn, quitter la maman distraite, mais douce, qu'il aime de tout son cœur et reprendre le train d'études qui l'assomme, sa prison morale, sous l'œil de maîtres agacés.

Ils font de leur mieux, certes, mais ils ne sont que des hommes. Devant eux, pour eux, le fils de Napoléon demeure un petit étranger. Es le croient ensemble meilleur et plus mauvais qu'il n'est. Ils voient le contour de sa nature, mais ne comprennent pas cette intelligence couverte, pleine d'idées et de sentiments qui ne leur parviennent que par lambeaux.

Sans amis de son âge, du moins sans amis sûrs, car lorsqu'il a confié quelque pensée, quelque désir à un de ses jeunes cousins, ils ont été aussitôt rapportés — moins par malveillance que pour obéir à un mot d'ordre de délation., familiale ; — n'ayant autour de soi, dans le quotidien, que des professeurs ou des laquais, seul par sa naissance, par sa nation, par]'énorme souvenir qui rôde autour de sa claire figure à cheveux de soie, entre ces gens chargés des bandelettes dont ils croient ligoter son âme, il n'a qu'un refuge, cette âme même qui n'est qu'à lui et

qui, d'être contrainte, est devenue plus profonde et plus forte. Il rêve, et par le rêve atteint la liberté...

Dès qu'il échappait à la surveillance de Foresti ou de Collin, au lieu de travailler à ses versions, ses thèmes, ses exercices d'arithmétique, il ouvrait les livres dorés donnés à ses anniversaires par son grand-père ou les archiducs, et songeait, la tête appuyée sur sa main, devant les images un peu ridicules de ce temps, où l'on voit des généraux à grandes plumes caracolant à la lisière de leurs armées, tandis que des boulets viennent mourir au pied de leur cheval, que dans un coin de la gravure, des aides de camp lisent un ordre et que, de l'autre côté, près d'une civière, un aumônier à genoux confesse un mourant.

Parfois, courbé sur un atlas, il voyageait en esprit sur les mers bleues et les continents bordés de couleurs acides, Un jour, Mathias Collin en entrant le vit la joue posée sur une carte. A son approche, le prince ne se releva pas. Son maître crut qu'il dormait. Mais allant vers lui, il vit ses yeux grands ouverts. L'écolier fit un geste craintif. Collin, plus indulgent que Foresti, ne le punit point.

A Schönbrunn souvent, à la tombée du jour, en attendant les grosses lampes à huile qui, par leurs ronds de clarté jaune et leurs amples pénombres, changeaient l'aspect des chambres, leur apportaient douceur et mystère, il collait son front aux vitres et regardait vaguement la nuit s'étendre sur le parc. Il voyait la perspective linéaire, les buis taillés, les statues blanches, *Pætus et Arria*, *Hercule et Cérès*, les rigides charmilles, les pièces d'eau tout à l'heure glacées de lumière peu à peu s'enliser et se dissoudre comme sous des plis à tout moment plus denses. Derrière la Gloriette, presque noire, le ciel était clair encore et montrait une étoile. L'enfant haussait vers elle son front blanc. Il avait entendu dire, jadis, par Fanny Soufflot, que son père avait eu **son étoile**. Elle avait brillé d'un plus vif éclat la veille de ses victoires et elle s'était assombrie pour annoncer ses malheurs. Il songeait que lui aussi peut-être avait, perdue dans le ciel, son étoile. Mais où la chercher, comment la découvrir dans ce poudroïement de feux ? Plus il y songeait pourtant plus il croyait qu'elle brillait là-haut. Un jour viendrait où, par quelque signe, il la reconnaîtrait. Idée confuse, puérile, qui lui était douce. Cette étoile lui apporterait, croyait-il, le bonheur.

Des laquais poudrés et galonnés, à pas muets, entraient avec les lampes. On abaissait les volets, on tirait les rideaux. Revenu à sa table, et soupirant, il commençait un devoir.

L'hiver, à la Hofburg, il avait une autre distraction. Dans la grande cour, où donnaient ses fenêtres, deux fois par jour, il entendait la musique annoncer la relève de la garde. Il se levait aussitôt, bousculant cahiers et livres, et courait à la fenêtre. La vue des soldats alignés sous le long auvent, le sec et rapide mouvement d'armes, le mot d'ordre passé aux sentinelles, ce spectacle avait toujours pour lui le même attrait. Foresti et Collin avaient grand'peine à le rappeler à sa leçon.

Seule la musique militaire, les tambours, les trompettes, lui plaisaient. Les violons lui semblaient fades. Il n'avait du reste oreille ni voix. Enfant, il avait chantonné souvent. Il s'en déshabituait en grandissant. Il sifflait les airs qu'il avait entendus, avec des fausses notes qui consternaient le comte Dietrichstein. Quand par hasard il y assistait, il s'ennuyait aux concerts de la cour, On avait commencé de lui donner quelques notions de solfège et de piano. Il y fallut bientôt renoncer. Il dessinait bien, mais pour s'amuser, suivant sa fantaisie. Dès qu'il devait s'appliquer, il ne traçait plus que de médiocres croquis.

Il restait fort adroit à tous les exercices du corps. Il sautait et courait avec agilité. Quand il jouait avec ses cousins à Schönbrunn ou à Persenbeug, il les défiait à la lutte et souvent, quoique moins âgé qu'eux, arrivait à les terrasser ou à leur faire demander grâce. Il adorait les chevaux. Tout jeune, il montait d'instinct et se tenait parfaitement en selle. Mais on ne lui donna de leçons régulières d'équitation que lorsqu'il eut atteint quatorze ans, pour ne pas le distraire davantage des études. Auparavant, on lui apprit à nager. Il se jeta du premier coup dans l'eau, sans hésitation. Il dit ensuite qu'il avait cru qu'il en mourrait, mais qu'il aimait mieux mourir que de montrer sa peur devant ceux qui le regardaient.

Sous la surveillance du comte Dietrichstein, il était entouré d'excellents soins matériels. De larges armoires étaient pleines du linge le plus fin, brodé à son blason ducal. Il avait de beaux jouets, de beaux vêtements. Il était très coquet, voulait des habits à la dernière mode. Il avait plusieurs cannes à manches précieux, des montres et deux bagues. Le comte Maurice, non sans aigreur, lui recommandait plus de simplicité.

Son mode de vie en avait fait trop tôt un petit homme. Il n'aimait point qu'on le traitât en enfant. A une fête de printemps donnée à Schönbrunn, dans les grandes serres où s'épanouissait toute la flore exotique, l'Impératrice et les dames de sa cour étaient seules assises auprès d'une table. Les hommes faisaient cercle autour d'elles. Le prince se trouvait au premier rang. L'Impératrice, d'un signe, l'invita à s'asseoir à côté d'elle. L'enfant rougit beaucoup sous ses boucles et refusa obstinément cet honneur. Le soir, quand Foresti le tança, et lui demanda la raison de sa conduite, il répondit :

— Ma place n'était pas avec les femmes ; elle était avec les hommes.

On l'accueillait avec plaisir aux réunions de la Cour. Presque toutes les femmes le plaignaient en secret. Elles étaient séduites par la grâce naturelle qui marquait le moindre de ses gestes. Il montrait une élégance innée pour entrer dans un salon, saluer, tendre la main, avancer un siège à une dame. Il avait aussi le sens, très fin, de ce qu'il devait aux autres, le goût social. A la table de l'Empereur, il se tenait fort bien, mangeait avec propreté. Turbulent de nature, il se faisait silencieux pour ne pas gêner son grand-père quand il venait dans son cabinet. Il souriait aux officiers de service qui s'effaçaient pour le laisser passer.

Cela ne l'empêchait pas d'être impertinent à l'égard des gens qu'il n'aimait pas. Son visage prenait alors un air de hauteur qui accablait.

Une femme de la cour, plutôt malveillante, parlait de la France devant lui, dans l'intimité du cercle impérial.

— Ce doit être un bien beau pays, dit-il !

— Ah, fit ironiquement la dame, il était bien plus beau, il y a douze ans !

Elle voulait dire sous Napoléon.

— Vous aussi, répliqua l'enfant.

Il fut puni, mais l'Empereur lui-même avait ri.

Dietrichstein, encore qu'il grondât et se plaignit toujours, était flatté des succès mondains de son élève. Dans un rapport adressé à Marie-Louise, le 27 novembre 1824, il écrivait :

On admire sa stature, sa tenue, en un mot tous ses mouvements ; il est d'une politesse exquise ; par exemple, il apprit, pendant une valse avec une princesse Lichtenstein, que le prince Schönberg l'avait engagée et que celui-ci l'avait cédée au duc. Il pria aussitôt le prince Schönberg de danser avec elle un tour de valse. En général, il excite l'enthousiasme des cours de Bavière et de Saxe ; il est très galant, surtout avec la princesse Louise, ce qui amuse beaucoup ses sœurs et leurs dames. Après le bal, j'eus l'honneur de dîner avec lui chez la reine de Bavière qui causa ensuite longuement avec moi, et presque tout le temps du prince, qui la ravit. En résumé, l'opinion de tous est qu'il peut devenir un prince accompli. Il pétillait d'esprit, sa conversation est pleine de finesse, et les égards qu'il a pour tout le monde, avec les nuances justes, lui donnent une aisance qu'on ne trouve pas, d'ordinaire, à son âge. Avant de se coucher, il m'embrassa en disant :

— Eh bien avez-vous été content de moi ?

Justement parce qu'il est si aimable en société, tout le monde croit qu'il doit être parfait sous tous les rapports.

Il savait fort bien, il savait trop peut-être, qu'il y avait en lui, autour de lui, comme un charme, et il en jouait, avec un art naïf, une coquetterie qui irritaient ses maîtres et les désarmaient à la fois, Il est possible, comme l'a dit M. de Bourgoing que si assuré de plaire, il ait considéré l'éducation comme quelque chose de secondaire et comme une restriction inutile de sa personnalité.

Il n'avait encore que treize ans et demi. Dans ses habits bleus ou tabac d'Espagne, à col de velours, à larges manches, à boutons d'or, avec ses gilets à fleurs qu'il chargeait de breloques, ou dans ses petits uniformes moulés, il se tenait très droit, ses minces épaules effacées, avec déjà une contenance militaire. Parfois, dans sa chambre, il marchait les mains derrière le dos, en se dandinant, comme il savait que faisait Napoléon. Il l'avait imité d'abord et l'habitude était venue. Un jour, l'empereur François, entrant chez lui sans être annoncé, surprit cette attitude qui lui rappelait le Corse entré par effraction dans sa lignée. Il mordit sa grosse lèvre et l'enfant le trouva préoccupé.

En 1824, Mathias von Collin mourut. Son pupille en éprouva sans doute un réel chagrin, mais se roidissant, comme toujours, il feignit l'indifférence. On eût dit qu'il craignait, par une effusion de sensibilité, de donner prise sur lui. Collin fut remplacé par Joseph Obenaus, conseiller de Basse-Autriche, ancien gouverneur de l'archiduc François-Charles. Il sera fait baron en 1827. Un homme érudit, indique Prokesch dans ses Notes, y mais désagréable, dans ses formes, violent et passionné. L'expression de son visage n'était jamais franche. Il était toujours aux aguets, toujours épiant. Il traita assez durement le duc, qu'il trouvait surnois. Il se donna surtout pour tâche de développer l'esprit de son élève. Mais lui aussi va se heurter à son obstination. Après avoir écrit en français, en italien ou en allemand, des lettres satisfaisantes, il affiche un style presque inintelligible. Le comte Dietrichstein intervient pour lui faire honte :

— Comment, pour le plaisir de me surprendre, pouvez-vous m'écrire une lettre pleine de fautes, de négligences qui vont jusqu'à la signature !

Il lutte durant des mois contre l'application d'une simple règle de grammaire. Puis, soudain, montre qu'il l'a comprise, y satisfait plusieurs fois de suite et très bien, pour retomber quelques jours plus tard dans son obstination. Les maîtres, en plein désarroi, se plaignent à Dietrichstein. Le gouverneur s'exaspère : Il faut

mater cet insolent garçon, écrit-il dans un billet à Obenaus, sinon nous n'avons plus de ressource.

Découragé, il dira un jour à son pupille :

— Vous donnerez à rire dans le monde. Faites ce que vous voudrez, votre sort est dans vos mains.

A de meilleurs moments, lui parlant de l'avenir qui peut l'attendre, il s'efforce de stimuler son orgueil. Il lui répète les conversations qu'il a eues à propos de lui avec des hommes éminents. Il faut, dit-il, que votre éducation soit complète, car vous êtes destiné à jouer un rôle brillant en Autriche et à attirer les regards sur vous. Vous avez perdu beaucoup de temps, mais avec vos dons naturels et une bonne volonté stable, vous pourrez le rattraper.

D'année en année, les programmes se sont étendus. Les leçons succèdent aux leçons. Obenaus explique César, Horace, Tacite, expose les notions de la philosophie et du droit, enseigne l'histoire ancienne et moderne. C'est là le cours préféré de l'adolescent, celui où il paraît le moins rétif. Il retient bien les événements, assez mal les dates. Tout ce qui est chiffre le rebute. Deux professeurs de Vienne, Podevin et Barthélemy, se relayant, lui apprennent la littérature française. Chose ordinaire à son âge — et d'ailleurs comme son père — il préfère Corneille à Racine. Il sait d'assez longs fragments de leurs tragédies et aussi de la *Henriade*. Mais il n'est guère sensible aux formes de la poésie. L'harmonie et le rythme n'éveillent en lui aucune résonance. Semblable ici encore à Napoléon, il est surtout touché par la hauteur des pensées, exprimées avec concision. De là son penchant pour La Bruyère, l'auteur français qu'il goûte le mieux. Il trouve en lui un maître des âmes. A son exemple, il s'essaie à deviner les hommes. Il écrit quelques petits portraits. Les personnes qui l'entourent lui servent de modèles. Il y montre peu d'indulgence. Mais ses observations sont fines.

Il lit *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, dont il traduit plusieurs chapitres en italien. Il sait nombre de poésies allemandes. Il admire *l'Histoire de la Guerre de Trente ans* de Schiller. Peut-être frappé par l'analogie des deux destinées, il a appris par cœur dans *Don Carlos* la scène douloureuse où le fils de Philippe II dit à son confident le marquis de Posa :

Laisse-moi pleurer, verser sur ton cœur des larmes brûlantes, ô mon seul ami !
Je n'ai personne sur cette terre immense, personne ! Je ne suis qu'un orphelin au pied d'un trône... Je ne sais pas ce qu'est un père... et je suis fils de Roi !

Seriné par l'abbé Pina et par Foresti, le duc de Reichstadt comprend bien maintenant l'italien et lit dans le texte la Jérusalem délivrée. Baumgartner, professeur à l'Université de Vienne, lui enseigne la physique, la chimie, et les sciences naturelles. Il le conduit à l'Observatoire pour recevoir des notions d'astronomie du savant Littrow. Le prince y apprend l'usage des instruments avec lesquels on travaille à établir une carte du ciel. Il suit aussi les cours et visite en détail le musée de l'École Polytechnique : riches collections de minéraux, modèles de machines et d'outils, échantillons de toutes les fabrications de l'industrie européenne. Avec le major Weiss, qui le persuade enfin qu'il ne peut espérer de s'ouvrir vraiment une carrière militaire s'il ignore les mathématiques, il fait une révision sérieuse de la géométrie. Il s'intéresse aux différents systèmes de fortifications, à la levée des plans, il dresse des croquis cotés et coloriés.

Pour ces études-là, plus de mauvaise volonté, mais, au contraire, effort continu, empressement. Dietrichstein, si porté à maugréer, le reconnaît. Il écrit le 23 janvier 1823 à Marie-Louise :

Ses connaissances, dans tout ce qui a rapport au militaire, sont vraiment étonnantes ; il ne traite pas superficiellement ces matières, il veut les approfondir, et d'après cela il est indubitable qu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, il en saura davantage que beaucoup d'officiers supérieurs.

A présent que son père est mort, ses maîtres ne craignent plus de lui parler de Napoléon. Comment du reste Obenaus pourrait-il lui enseigner l'histoire contemporaine sans rendre sa place à celui qui l'emplit ? Il lui donne un bref aperçu de ses campagnes, le représentant d'une façon détachée, comme un grand capitaine que son ambition dévorante a perdu.

Quand Reichstadt a quinze ans, on lui permet de lire des extraits de Montholon, de Ségur, de Gourgaud, de Fleury de Chaboulon, de Las Cases. Malmaison conserve un cahier où il a copié quelques pages des Mémoires du valet de chambre Constant. Parfois, lorsque Obenaus lui propose, pour s'essayer au style militaire, de rédiger un ordre du tour d'Annibal à ses troupes, il imite — souvenir volontaire ou réminiscence — le Bonaparte des proclamations d'Italie :

A messieurs les chefs de brigade et colonels par ordre de S. E. le commandant en chef,

La bataille que nous avons livrée hier est une de celles dans lesquelles les Carthaginois ont montré ce que peuvent le courage, l'endurance, la bravoure et l'amour de la patrie et de la gloire, quand ils sont réunis. Dans cette bataille, nous avons prouvé que le peuple romain, qui veut se faire passer pour invincible, ne l'est pas... A l'heure actuelle, nous nous sommes tellement aventurés dans cette fière Italie, qu'il s'agit pour nous de vaincre ou de mourir. Nous avons franchi les Alpes glacées et leurs champs de neige ; dans leurs défilés et leurs abîmes, nous avons perdu tous nos éléphants et la moitié de nos frères, nous avons vécu dix jours dans les contrées où nichent les aigles, nous avons montré au monde que rien n'effraie l'intrépidité des Africains. Et c'est maintenant, après une victoire, que nous devrions rentrer dans nos pénates, nous, les Fils d'un État que je n'ai jamais vu vaincu ! En vain nous aurions vu les paysages délicieux de la grasse Italie, nous pourrions ne pas en faire la conquête !

Sans doute trouvera-t-on ici de l'empois. Mais l'époque en est toute roidie. L'adresse aux chefs de brigade par ordre de S. E. le Commandant en chef sent le néophyte autrichien. N'y a-t-il pas là pourtant un écho de l'ordre lancé par Bonaparte à ses bataillons après la victoire de Cherasco ? L'aiglon se souvient de l'aigle et ses cris balbutiés — en allemand — rendent encore un son français.

On ne lui enseigne pas quoi qu'on ait prétendu — à haïr Napoléon. Seulement aucune occasion n'est perdue pour le camper comme un démesuré soldat de fortune qui a ravagé l'Europe et fait le malheur de son pays. Croit-il tout ce qu'on lui en dit ? Non, certes. Les images confuses de sa petite enfance flottent encore dans sa mémoire. Il se rappelle toujours son père l'embrassant et jouant avec lui. Sa tendresse filiale a pu se recouvrir de cendres avec les années, les cendres sont encore chaudes et ne refroidiront plus. Toutefois, à la longue, ces affirmations d'hommes éminents, et qui sont d'une bonne foi évidente, ont labouré son esprit. Il admet que son père, avec tout son génie, a joué un rôle funeste.

Avec le temps, baigné dans l'air insinuant d'Autriche, pénétré peu à peu par les principes, les idées, les sentiments, que ses éducateurs, ses parents, tous anciens opposants ou victimes de Napoléon, répandent autour de lui, par conviction ou par dessein, il en viendra, le pauvre enfant, sans contrainte, semble-t-il, à employer en parlant de son père et de la France, des mots pénibles qui, même pour les esprits les moins prévenus, et en tenant compte du légitime patriotisme autrichien, condamnent le système ordonné par Metternich pour le fils de son ennemi, et ceux qui s'en sont faits les instruments.

En 1826, sous la direction de Foresti, le duc de Reichstadt rédigea en italien, en s'aidant de la biographie de Schwartzenberg publiée par son ancien aide de camp le chevalier de Prokesch-Osten, une étude sur le principal adversaire de Napoléon. Les événements dans cet exposé ont beau être retracés de manière objective, les caractéristiques de l'art militaire de l'Empereur et de celui du maréchal autrichien définies avec une apparente impartialité, le fils de Napoléon y nomme les Français : *l'ennemi*, il appelle à plusieurs reprises son père Buonaparte, comme l'aurait fait un émigré. On y trouve ce passage :

La paix de Vienne le fit rentrer dans la carrière diplomatique : Schwartzenberg fut envoyé à la cour de Napoléon... Par son mérite personnel, il s'acquitta le respect des hommes influents et même, d'une façon exceptionnelle, l'inclination de Napoléon. Ceci apparut clairement lors du malheureux incendie de la salle d'un bal donné en l'honneur de l'impératrice Marie-Louise, incendie dans lequel la femme de son frère Joseph Schwartzenberg trouva la mort. A cette occasion, la grandeur d'âme du prince remplit l'Empereur d'admiration et toucha son cœur impitoyable.

Son cœur impitoyable... Sous la plume d'un fils !...

Plus loin, toutefois, le duc de Reichstadt désigne son père avec noblesse :

La contenance grave et prudente de Schwartzenberg, tant envers les ennemis qu'envers les Alliés, lui concilia d'une façon rare l'estime de tous les belligérants. Il fut reçu par Napoléon avec la même affabilité avec laquelle il se sépara de lui, ne sachant pas encore à quoi on le destinait à Vienne, il devait conduire l'armée de l'Europe contre ce héros.

Pourtant, c'est bien en archiduc qu'à ce moment le jeune homme s'exprime en esquissant la campagne de 1813 :

D'abord nos armées étaient alliées ; l'avantage incalculable de Napoléon, c'est qu'il était le seul chef, souverain maître de ses soldats, et cette plus grande facilité de disposer de ses troupes rendait ses forces presque égales à celles des alliés. Deuxièmement, la position de l'armée française lui donnait l'avantage de pouvoir être plus forte partout où elle attaquerait. Les fortifications, sur les rives de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule étaient pour Napoléon des points d'appui et de passage ; de leurs murailles, il menaçait et affaiblissait ses adversaires et préparait ses entreprises sur l'intérieur du pays. En troisième lieu, l'armée française était si bien équipée, si assurée d'être bien menée, et en même temps si proche du secours qui pouvait lui venir, soit d'Allemagne, soit du pays ennemi, qu'elle semblait assurée contre tout échec.

Il faut encore compter à l'avantage des Français les talents éminents du capitaine qui les conduisait, et qui était en même temps empereur ; et tenir compte de l'importance de la lutte qui mettait en cause l'existence même de l'un des belligérants, pour comprendre pourquoi Schwartzenberg repoussa toute

provocation venant d'une confiance exagérée et se déclara contre tout risque, tant qu'on pouvait l'éviter, et qu'on pouvait atteindre au but désiré par des voies sûres.

Il parle sur un ton neutre de la campagne de France :

Le prince — Schwartzenberg — ordonna à Blücher d'avancer le long de la Marne, tandis que lui-même avancerait le long de la Seine ; le but de tous deux était Paris. Le manque de prévoyance des Alliés, *joint à la promptitude et au regard pénétrant de Napoléon* amenèrent les batailles de Champaubert, de Montmirail et d'Etoges (10, 11 et 14 février) par suite desquelles l'armée de Silésie fut contrainte de se retirer à Châlons, après la perte d'un quart de ses forces.

Si cette étude fut montrée à Metternich, et c'est probable, car on lui rendait un compte exact des travaux du prince, il dut éprouver quelque plaisir d'un pareil résultat.

Il y a fallu une peine minutieuse et des années. Mais à la fin, le filet de l'habitude a circonvenu, garrotté l'esprit du fils de Napoléon.

Ils ont réussi, semble-t-il, ces maîtres distingués qui, à cinq ou six, se sont partagé la tâche de reformer l'âme d'un enfant. Par la sévérité, par la bienveillance, par la répétition, par le climat nouveau où on l'a fait vivre, par tout ce qu'on lui a fait voir, tout ce qu'on lui a caché... Qu'il s'est débattu ! Un homme eût été moins tenace peut-être. Il a bandé ses faibles forces. Tous les ressorts de son cerveau, sa mémoire, son intelligence, sa volonté ont soutenu un long combat. Trop inégal. Il n'a pu tenir entièrement, ni sans cesse. Les mailles une à une ont pressé sa jeune vie. Réseau subtil dont son instinct a longtemps écarté l'approche et que maintenant qu'il l'enserme, il ne soupçonne plus.

C'en est fait, maintenant, pensent ses éducateurs. Le Roi de Rome n'est plus qu'un Habsbourg. Il parle allemand et pense autrichien. Qu'ils ne se congratulent pas trop. L'avenir montrera que dans sa trame même, l'âme garde son identité. Plus tard, le prince écrira encore, en italien, de courtes biographies de Montecuccoli, de Wallenstein, de Tilly. Devoirs sages et ternes, qui ne soulèvent qu'une poussière d'histoire.

Sous la conduite du comte Maurice ou de Foresti, l'adolescent, qu'il fût à Schönbrunn ou à Vienne, faisait des promenades à cheval au Prater, visitait les musées, assistait à des revues, voyait les pièces nouvelles du Burgtheater. Ses parents, presque tous, le traitaient avec sympathie. La nouvelle impératrice, Caroline-Auguste, lui montrait un intérêt marqué. Bavaroise, elle avait dans sa jeunesse à Munich, tant entendu parler de Napoléon et du Roi de Rome ! Elle le recevait souvent en privé, après ses visites à l'Empereur, ou allait le voir à Schönbrunn. Elle lui faisait lire à haute voix des ouvrages allemands et français et discutait avec lui de leur mérite. Elle s'occupait de sa santé et de ses aises, faisait même à l'occasion lever des punitions ou adoucir des réprimandes.

L'archiduc François-Charles, l'ancien camarade du fils de Marie-Louise, était maintenant marié. Sa femme, l'archiduchesse Sophie, Bavaroise aussi et demi-sœur de l'Impératrice, avait dès son arrivée à Vienne, témoigné à Reichstadt une vive affection. Elle n'avait que six ans de plus que lui. Elle était fine et jolie, avec ses cheveux châtain clair disposés en grandes coques sur ses tempes. Dans son appartement de la Burg, dont elle avait diminué l'apparat, pour l'orner dans un goût intime, dans son salon aux meubles d'acajou recouverts de velours jaune, sans dorures, Reichstadt venait s'asseoir près d'elle, feuilletant des albums,

tandis qu'elle jouait au piano de faciles airs italiens. Il la regardait peindre. Ils causaient. Elle le soutenait dans ses traverses, le plaignait, l'aimait. Grâce à Sophie, dans ces temps troubles de l'adolescence où l'enfant s'efface et l'homme se cherche, il trouva ce qui lui avait été refusé si longtemps une amie.

A présent, il avait quinze ans ; il était grand et fluet. Il avait été éprouvé par une fièvre de croissance, qui n'interrompit pas ses études, mais le baignait parfois de sueur et l'obligeait de rester étendu chaque soir avant le souper. Il s'en était délivré à la longue, grâce aux soins du docteur Staudenheim qui lui avait prescrit des fortifiants, une nourriture plus abondante — il avait peu d'appétit — et un exercice plus régulier.

Sophie l'interrogeait sur son travail et ses distractions. Il lui répondait sans détour. Il ne se plaignait qu'à elle de ses maîtres ; Dietrichstein exigeant et instable ; Foresti, raidi dans sa mine d'adjudant. Il reconnaissait leur dévouement, s'accusait d'inattention et d'étourderie. Pourtant ces longues études, trop diverses, lui pesaient. Il les savait nécessaires. Mais qu'il serait content de les voir finir ! Il aurait voulu voyager, visiter l'Italie, l'Allemagne... Il n'osait ajouter : la France. Il aspirait au mouvement, à l'espace, aux fuites d'horizon. Il était né pour l'action, disait-il, et on ne semblait l'avoir élevé que pour une vie de cour où sans trêve il serait mondé, assujetti...

Sophie l'encourageait. Il devait prendre patience. Ses écoles ne dureraient pas toujours. Il serait bientôt un homme et jouirait d'une entière liberté. Il secouait la tête. Il ne serait jamais tout à fait libre. Officier, il recevrait des ordres, assurerait un service. Mais il était sûr d'aimer la vie de soldat. Il s'occuperait de ses hommes, les conduirait à la manœuvre, les passerait en revue. Peut-être y aurait-il la guerre. Comme il se battrait ! A cette idée, s'animant, il parlait d'une voix âpre et prompte. Sophie le regardait pensive. Dans cet enfant courait une flamme dont seule elle avait mesuré l'ardeur.

De Parme, Marie-Louise écrivait souvent à son fils et au comte Maurice. Elle venait en Autriche presque tous les étés. Dans son duché, bien géré par Neipperg, elle était satisfaite, ne désirait rien de mieux que cette molle vie sans affaires. Elle engraisait, ne toussait plus. Sa faible poitrine semblait réparée. Ses nerfs la laissaient en repos. Gourmande, elle présidait de fins dîners. Elle s'occupait beaucoup de musique, organisait des concerts d'amateurs où elle jouait au clavecin. Elle s'habillait avec recherche, donnait des audiences, montait à cheval, allait à la comédie. Elle écrivait à son amie la comtesse de Crenneville :

Je suis si contente ici que si j'avais mon fils auprès de moi, je ne demanderais plus rien d'autre en ce monde, mais le bonheur parfait ne peut pas y exister.

Un court soupir, puis elle se faisait nouer les brides de sa capeline, donner son schah] ou son carrick, et elle partait en voiture avec le général pour quelque visite, ou un goûter dans un des casinos champêtres qui lui servaient de Trianons.

Ses rapports avec les Bourbons étaient excellents. Elle recevait avec des égards particuliers le marquis de la Maisonfort, ministre de Charles X, qui dans ses dépêches, la couvrait d'éloges. Par l'influence de Neipperg, Parme étalait sa dévotion pour la légitimité. Le borgne y avait vu un moyen de règne. Écarter de Marie-Louise tout ce qui pouvait lui rappeler la France et Napoléon ne lui

semblait point assez. A toute occasion, il les abaissait dans son souvenir, lui faisait lire des pamphlets venus de Paris ou de Londres qui jetaient sur l'Empereur un jour odieux et dénaturaient ses actes. Napoléon n'avait été qu'un faux héros, un tyran. A peine lui laissait-on quelque habileté militaire. Marie-Louise se trouvait bien heureuse de lui avoir échappé. Elle s'enquêrait avec respect de la santé du Roi, de la duchesse d'Angoulême, des espérances que donnait le duc de Bordeaux...

La cour des Tuileries voyait avec satisfaction une attitude si modeste. Cependant si la mère rassurait, le fils inquiétait toujours. L'affection que lui témoignait son grand-père irritait les royalistes. L'ambassadeur de France à Vienne, Caraman, écrivait au baron Pasquier

Le jeune duc de Reichstadt commence à se former. Il est d'une figure agréable et amuse toute la cour par des manières vives et spirituelles qui contrastent singulièrement avec la gravité habituelle de toute la famille impériale. L'Empereur le gronde souvent, mais l'Impératrice, les archiducs et les archiduchesses ne résistent pas à la séduction de ses manières. Il le sait et en fait usage pour obtenir tout ce qu'il désire. Il est impossible de ne pas s'arrêter au moment où acquerra la connaissance de tout ce qui s'est passé et du rôle qu'il était appelé à jouer dans l'avenir... La sagesse de l'Empereur n'a peut-être pas assez combattu l'attrait qu'il a senti pour cet enfant, par cela même qu'il était abandonné...

Le fils de Napoléon à Vienne, élevé en prince, alors que les libéraux s'agitaient à Paris et que la gloire de l'Empereur, lavée par son martyr, revenait sur la France comme une aube et dédorait les lis, c'était une image à faire suer de peur les ministres du Roi. Ce fils, symbole des idées nouvelles, tant qu'il vivrait, la vieille monarchie ne serait point sûre de son lendemain. La police française, toujours en alerte, se créait des fantômes et perdait souffle à les pourchasser. En octobre 1825, il ne fut bruit que d'un complot organisé en Suisse pour assassiner le Roi, le Dauphin et le duc de Bordeaux et proclamer Napoléon II. Un voyage en France du prince Dietrichstein, frère du gouverneur, fit penser que la cour de Vienne préparait en sous-main une restauration impériale. Ce n'étaient que fumées. Toutefois, dans l'esprit des hommes les plus importants du régime, elles prenaient corps. Talleyrand ne disait-il pas au baron de Vitrolles

— Voyez-vous, la question se place entre le duc de Bordeaux et le duc de Reichstadt.

Par un cheminement insensible, le nom, l'image du Roi de Rome, prisonnier de la Sainte-Alliance, et sur qui l'Europe vengeait ses terreurs, abordaient, occupaient, dominaient les imaginations françaises. Les provinces étaient traversées de colporteurs qui, déifiant les gendarmes, vendaient au fond des derniers hameaux des portraits du [Petit Napoléon](#) en caporal, en sergent, des foulards, des mouchoirs, des cravates, des bretelles à son chiffre, des flacons, des pipes, des tabatières, des assiettes, des couteaux, des verres à son effigie. Estampes représentant l'Empereur et son fils, bustes, statuettes, lithographies, affiches, chansons, médailles, entraient dans les maisons et arrêtaient les âmes. On les regardait, on les touchait, le soir à la veillée, et les mères soupiraient en pensant à l'orphelin beau et triste, que seules des mains d'hommes avaient bordé dans son petit lit. On pouvait en sourire dans les châteaux. Les ouvriers à l'usine chantaient en chœur les chansons de Béranger, et de la Flandre à la Gascogne, des paysans au labour serraient les poings sur leur charrue et l'œil farouche, crachaient contre les Rois.

Conspiration du cœur, la plus redoutable, et pour qui les prisons n'ont pas de verrous. La police était hagarde. Elle grattait l'écorce des arbres gravée des initiales rebelles, coffrait les revendeurs, perquisitionnait chez les libraires. Elle épurait le Salon, où l'on n'osait plus exposer de portraits d'enfants. Une note du 12 juin 1828 montre à quel degré montait son souci

Napoléon appartient à l'histoire et son fils à l'Autriche. Qu'on vende le portrait de ce dernier, il n'y a rien de prohibé là-dedans du moment qu'on lui laisse ses noms et titres actuels, les seuls légitimes. Mais qu'on vende son portrait, qui le représente à cheval en uniforme de hussard, et qu'on ajoute au bas de la gravure un N couronné et entouré d'une auréole, cela passe les limites, car le duc de Reichstadt a même renoncé au nom de Napoléon, et rappeler ce nom en l'appliquant à son fils, cela paraît inconvenant.

Au-dessus de cette eau lente de regret, de pitié qui pénétrait le sol français, des lames plus hautes passaient par moments, vite brisées, mais qui, par leur fréquence, redoublaient les craintes des Bourbons et des ultras.

Dès 1820, un grand complot, monté par le général Tarayre, les colonels Fabvier, Ordener et de nombreux officiers, visait à attaquer les Tuileries, et, la famille royale prise, à rétablir l'Empire. Il fut éventé. Le procès fit trois morts. Le général Masson, gouverneur de Paris, qui avait laissé entrevoir quelque sympathie pour les accusés, fut remplacé par Marmont. En 1821, la Charbonnerie organisa un pronunciamiento. Les garnisons de Belfort et de Neuf-Brisach, de Saumur et de Marseille se soulèveraient et déclareraient la déchéance du Roi. Un gouvernement provisoire s'installerait sous la présidence de La Fayette et réclamerait à l'Autriche le fils de Napoléon. L'affaire échoua encore. L'année d'après, le colonel Caron recommença à Colmar. Il fut fusillé. Deux autres tentatives, préparées à Saumur, coûtèrent d'autres têtes, dont celle du général Berton. La conspiration des quatre sergents de La Rochelle avait une apparence moins bonapartiste que libérale. Mais eût-elle réussi, qu'elle aboutissait, fatalement, sous la poussée de l'opinion, à Napoléon II.

En 1823, nouvelle entreprise, celle de la Bidassoa. Beaucoup d'officiers en demi-solde ou en réforme, de prévenus acquittés des procès politiques, de carbonari, s'étaient réunis en Espagne, près de la frontière française. Ils vinrent au-devant de l'armée du duc d'Angoulême, qui passait les Pyrénées pour rétablir l'absolutisme, et essayèrent de débaucher ses soldats. Ils affirmaient que le roi de Rome était en Espagne et allait se rendre au milieu des troupes. On tira sur eux à boulets. Ceux qui échappèrent au massacre gagnèrent à grand-peine l'étranger.

Il n'y eut plus dès lors de coups de force. Mais une immense rancœur avait gagné la jeune armée. Dans l'infanterie et le génie surtout, guère de soldats ou de lieutenants qui n'eussent une cocarde tricolore cachée dans la doublure de leur habit.

Les pamphlets continuaient leur besogne de tarets dans les assises du régime. Mais les pamphléaires sont moins dangereux que les poètes. Et dans la dernière phase du règne de Charles X, une génération de poètes, obsédée par l'homme au petit chapeau, chantait les fastes consulaires, la lutte et le foudroiement de l'Aigle.

A Vienne, la police, très méfiante, expulsait tous les Français suspects de bonapartisme, et même ceux dont le voyage en Autriche semblait de but incertain. Quelques-uns pourtant arrivaient à se glisser jusqu'aux entours du duc

de Reichstadt. Le 24 août 1826, comme, en calèche avec son oncle l'archiduc Louis, il rentrait au château de Persenbeug où il passait les vacances, un jeune homme bien mis le salua sur la route et lança dans la voiture une lettre qui tomba sur les genoux de l'archiduc. Celui-ci la prit sans en parler à son neveu qui, regardant d'un autre côté, ne s'était aperçu de rien. Il la remit à l'Empereur qui l'ouvrit. Adressée au fils de Napoléon, elle contenait une cocarde tricolore et ces mots :

Sire, trente millions de sujets attendent votre retour. Revenez en France. J'apporte à Votre Majesté l'étoile du matin.

Signalé aux autorités françaises, le pauvre diable, nommé Doudeuil, fut cueilli à son retour et emprisonné deux ans au fort de Ham. Il reparut à Vienne en 1828. Arrêté à Nussdorf et expulsé, il tenta de revenir en 1830, mais reconnu à la frontière, il fut repoussé en territoire bavarois.

CHAPITRE III

LE FILS DE L'HOMME

En 1828, avec Méry, Auguste Barthélemy, futur auteur de *Némésis*, publiciste verbeux, pamphlétaire un peu maître-chanteur, qui tirait en enfant perdu sur les ministres de Charles X, avait composé un long poème : *Napoléon en Égypte* qui, s'il est gâté par l'enflure, ne manque ni de souffle, ni d'éclat. Il l'envoya aux membres de la famille Bonaparte dispersés par le monde. De crainte qu'il n'arrivât pas au fils de l'Empereur, il voulut le lui porter lui-même. Il arriva à Vienne, muni de lettres de recommandation, et fut reçu dans plusieurs maisons d'artistes. Il alla voir le comte Czernin, grand chambellan de l'empereur François, et lui demanda permission de se présenter à Schönbrunn. Czernin l'adressa à Dietrichstein.

Le comte Maurice reçut le poète avec courtoisie. Il connaissait le nom de Barthélemy et quoique l'esprit de ses libelles ne lui plût guère, lui trouvait du talent. En lui offrant un exemplaire de *Napoléon en Égypte*, Barthélemy sollicita la faveur d'une audience du duc de Reichstadt, Dietrichstein réfléchit un moment et dit :

— Vous êtes à Vienne pour voir le prince ? Qui a pu vous engager à pareille démarche ? Est-il possible que vous ayez compté sur le succès de votre voyage ? Ce que vous demandez est tout à fait impossible.

Barthélemy protesta qu'il était venu de son seul mouvement, qu'il ne dépendait d'aucun parti. A Paris on ne croyait pas qu'il fût si difficile d'approcher le duc de Reichstadt. Il n'était, lui, qu'un écrivain de bonne volonté et de bonne foi.

— Je ne demande pas, dit-il, d'entretenir le prince sans témoins. Ce sera devant vous, devant dix personnes s'il le faut, et s'il m'échappe un seul mot qui puisse alarmer la politique la plus ombrageuse, je consens à finir ma vie dans une prison d'Autriche.

Dietrichstein répondit qu'il n'était pas en son pouvoir de contrevenir aux ordres stricts donnés par l'Empereur, afin de prévenir un attentat contre son petit-fils.

C'était vrai. François était, comme Dietrichstein même, partagé entre deux craintes : l'enlèvement du duc de Reichstadt par les bonapartistes ou son assassinat par quelque royaliste exalté. Apponyi n'avait-il pas averti que certains ultras y songeaient ? Le poète, s'échauffant, aurait dit alors :

-- Vous redoutez peut-être qu'une conversation trop libre avec des étrangers ne lui révèle des secrets ou ne lui inspire des espérances dangereuses. Mais est-il possible à vous d'empêcher qu'on ne lui transmette ouvertement ou clandestinement une lettre, une pétition, un avis, soit à la promenade, soit au théâtre ou dans tout autre lieu ?

S'il faut en croire Barthélemy, le comte redressant sa tête douce et fatiguée, aurait répliqué non sans dédain :

— Soyez persuadé, monsieur, que le prince n'entend, ne voit, ne lit que ce que nous voulons qu'il lise, qu'il voie et qu'il entende.

— Il paraît d'après cela que le fils de Napoléon est loin d'être aussi libre que nous le supposons en France...

Le prince n'est pas prisonnier, mais... il se trouve dans une position toute particulière.

Barthélemy aurait dit :

— Du moins, monsieur le comte, vous ne pouvez me refuser de lui remettre cet exemplaire au nom des auteurs. Il a sans doute une bibliothèque, et ce livre n'est pas assez dangereux pour être mis à l'Index.

Dietrichstein ne voulut rien promettre. Le ton du visiteur l'avait froissé. Barthélemy prit congé, disant qu'il espérait le trouver moins sévère quand il aurait lu son poème et se serait convaincu qu'il ne contenait rien de séditieux. retourna quinze jours plus tard chez le comte Maurice qui refusa encore, et avec plus d'énergie, sa demande d'audience

— Je ne vous conçois vraiment pas, dit-il. Vous mettez trop d'importance à voir le prince. Sachez qu'il est heureux et sans ambition. Sa carrière est toute tracée. Il n'approchera jamais de la France, il n'en aura pas même la pensée. Répétez tout ceci à vos compatriotes, désabusez-les, s'il est possible... Quant à la remise de votre exemplaire, n'y comptez pas. Votre livre est fort beau comme poésie, mais il est dangereux pour le fils de Napoléon. Votre style plein d'images, cette vivacité de descriptions, ces couleurs que vous donnez à l'Histoire, tout cela, dans sa jeune tête, peut exciter un enthousiasme et des germes d'ambition qui, sans aucun résultat, ne serviraient qu'à le dégoûter de sa position actuelle...

Barthélemy dut se retirer là-dessus. Il resta quelques jours encore à Vienne. Un soir, au Hoftheater, on lui montra le prince, dans une loge de la cour, assez peu éclairée. Il n'essaya pas de l'approcher, assuré qu'il était défendu par une consigne étroite. Mais il le regarda longtemps...

Revenant à Paris, il écrivit cette tirade :

Dans la loge voisine une porte s'ouvrit
Et dans la profondeur de cette enceinte obscure,
Apparut tout à coup une pâle figure.
Etreinte dans ce cadre, au milieu d'un fond noir,
Elle était immobile et l'on aurait cru voir
Un tableau de Rembrandt chargé de teintes sombres
Où la blancheur des chairs se détache des ombres...
Acteurs, peuple, empereur, tout semblait avoir fui,
Et croyant être seul, je m'écriai : c'est Lui !...
C'était Lui. Tout à coup la figure isolée
D'un coup d'œil vif et prompt parcourut l'assemblée.
Et s'assit. Cependant mes regards curieux
Dessinaient à loisir l'être mystérieux.
Voyant cet œil rapide où brille la pensée,
Ce teint blanc de Louise et sa taille élancée,
Ces vifs tressaillements, ces mouvements nerveux,

Ce front saillant et large orné de blonds cheveux.
Oui, ce corps, cette tête où la tristesse est peinte,
Du sang qui les forma porte la double empreinte.
Je ne sais toutefois... Je ne puis sans douleur
Contempler ce visage éclatant de pâleur.
On dirait que la vie à la mort s'y mélange...

Barthélemy avait bien regardé le prince, mais il l'avait mal vu, ou l'imagination avait singulièrement déformé son souvenir. Car à ce moment même, le duc de Reichstadt, maigre certes — il avait dix-sept ans —, mais leste et frais, était en parfaite santé.

Ces vers devinrent, avec l'aide de Méry que Barthélemy appelait son **hémistiche vivant**, le noyau d'un poème publié en 1829 et intitulé : *Le Fils de l'Homme*. Mots qui n'avaient encore été réunis que pour nommer Jésus. C'est qu'ils devaient éveiller l'idée d'un nouveau Crucifié. Ulcéré par son échec, amoureux du bruit, et sans peser les syllabes autrement que pour la mesure du vers, Barthélemy montre dans l'héritier de Napoléon la victime d'une machination criminelle. Le duc de Reichstadt, par son existence seule, menace le repos de la vieille Europe, Elle saura l'empêcher de vivre :

Voyez-vous comme moi cette couleur étrange ?
Quel germe destructeur, sous l'écorce agissant,
A sitôt défloré ce fruit adolescent ?
Assailli, malgré moi, d'un effroi salutaire,
je n'ose pour moi-même éclaircir ce mystère :
Le noir conseil des Cours, aux peuples défendu,
Est un profond abîme où nul n'est descendu...
Faut-il vous répéter un effroyable doute ?
Écoutez, ou plutôt que personne n'écoute.
S'il est vrai qu'à la Cour, malheureux nourrisson,
La moderne Locuste ait transmis sa leçon,
Cette horrible pâleur, sinistre caractère
Annonce de ton sang le mal héréditaire.
Et peut-être aujourd'hui, méthodique assassin,
Le cancer politique est déjà dans ton sein.

Sourions de l'emphase et du **ronron** de ces vers. Mais à défaut de goût, le poème montre de la force et même de la chaleur. Il tente d'éveiller l'attention du prince :

Mais quoi, content d'un nom qui vaut un diadème,
Ne veux-tu rien, un jour, conquérir par toi-même ?
La nuit quand douze fois ta pendule a frémi,
Qu'aucun bruit ne sort plus du palais endormi,
Et que seul, au milieu d'un appartement vide,
Tu veilles, obsédé par ta pensée avide,
Sans doute que parfois, sur ton sort à venir,
Un démon familier te vient entretenir ?

Il l'invite à dénouer ses liens, arracher son bâillon et à fuir vers la France :

Si le fer à la main, vingt nations entières
Paraissant tout à coup autour de nos frontières,
Réveillaient le tocsin des suprêmes dangers !
Surtout si, dans les rangs de soldats étrangers,

L'homme au pâle visage, effrayant météore,
Venait en agitant un lambeau tricolore ;
Qui sait si cette voix, fertile en mille échos,
D'un peuple de soldats n'éveillerait les os ?
Si d'un père exilé renouvelant l'histoire
Domptant des ennemis complices de sa gloire,
L'usurpateur nouveau, de bras en bras porté,
N'entrerait pas en roi dans la grande Cité ?

A Vienne, l'émotion fut forte, quand *Le Fils de l'Homme* y parvint. On accusa Barthélemy d'avoir répondu à l'hospitalité autrichienne par une injustifiable insulte. Mais à Paris bien autre tapage. La brochure s'enleva. Bonapartistes, libéraux mêmes la portèrent aux nues. Le gouvernement hésita d'abord à la faire saisir par peur de grossir le scandale, puis, mal inspiré, déféra le poète au tribunal correctionnel.

Le procès du *Fils de l'Homme* lança un dur coup de pioche dans la base du régime. Paris s'y pressa, s'y étouffa. Aux premiers rangs, Victor Hugo coudoyait le général Gourgaud. Barthélemy se défendit en vers et non sans noblesse. Son avocat. Mérilhou, atteignit à l'éloquence :

S'il est vrai que la poésie vit de contrastes, s'écria-t-il, quel sujet plus touchant que le sort d'un jeune homme qui n'a reçu de son père d'autre héritage qu'un nom qui ne lui permet ni la gloire ni l'obscurité ! Napoléon était une réalité historique incontestable. Son règne était lié aux fastes de la France. Et l'on ne pourrait pas imprimer qu'il a un fils, que ce fils est captif, et il serait défendu de plaider un malheur dont les annales modernes n'offrent pas d'exemple

Dans l'auditoire, dans la foule massée autour du Palais, il y eut de profonds remous. Barthélemy, condamné à trois mois de prison, y entra célèbre. La France, secouée par ces retentissants débats, et quoi qu'on fit pour l'en distraire, attachait plus que jamais ses yeux sur le fils de l'Empereur.

Protégé par des feutres soigneux, le duc de Reichstadt ignore quel fracas son nom remuait à Paris. Pourtant, quoi qu'ait assuré Prokesch, il lut le *Fils de l'Homme*. L'Agenda du baron Obenaus, encore inédit, porte aux dates des 11 et 13 août 1829 : *Conversations — avec le prince — sur le Fils de l'Homme et la tentative de Barthélemy pour lui remettre son poème épique : Napoléon en Egypte*. Obenaus dut le lui représenter comme un détestable pamphlet qui justifiait la prudence de Dietrichstein. Le jeune homme fut certainement blessé par la véhémence du poème. Qu'on osât le montrer comme un adolescent flétri et déjà marqué pour la mort l'indigna. Mais dans le même temps, ces vers emphatiques, comme un douloureux aiguillon pénétrèrent en lui, éveillant aux profondeurs de sa pensée des résonances assourdies. Tiré de l'engourdissement autrichien, auquel il se laissait aller, il a dû faire alors de longues réflexions sur soi, sur son avenir. Un changement d'esprit dès ce moment se dessine en lui. Il dépouille peu à peu l'enfant. L'homme naît. L'enfant avait longtemps songé au passé heureux, puis n'avait plus vu que le présent souvent maussade, coupé de courts plaisirs, chargé d'études. L'homme songe aux jours futurs. Que seront-ils ? Que vont-ils lui apporter ?

Coïncidence émouvante, dans cette phase critique il étudie avec Obenaus l'histoire de la Révolution et de l'Empire. Il s'y intéresse vivement. Son maître le remarque, mais trouve cet empressement naturel et de bon augure. Se féliciterait-il sans réserve, s'il savait que pour contrôler ses leçons, l'élève dévore

en cachette le *Mémorial de Sainte-Hélène*, trouvé sur un des hauts rayons de la bibliothèque, et qu'il passe des heures, la tête dans les mains, sur l'annexe où figure, en entier, le testament de son père, dont il n'avait encore lu que des fragments ?

Napoléon l'a deviné, avec la prescience de ceux, qui n'ayant plus d'intérêt égoïste, jugent sereinement les faits et les hommes. Sainte-Hélène, le jour où son fils connaîtrait les circonstances de sa captivité et de sa lente mort le campera à ses yeux dans une grandeur qui le fascinera, emportera toutes les préventions que son entourage autrichien peut avoir insinué en lui contre la France et le vaincu de Waterloo :

Je recommande à mon fils de ne jamais oublier qu'il est né prince français, et de ne jamais se prêter à être un instrument entre les mains des triumvirs qui oppriment les peuples, cet avertissement majestueux arrête le jeune homme. Il pense — et le dira, un peu plus tard à Prokesch que là doit être la règle de conduite de sa vie entière. Né Français, il doit, quel que soit le rang où la destinée le porte, rester fidèle au souvenir de sa première existence, et même s'il lui faut vivre en prince autrichien, aimer, servir de toutes ses forces cette France pour qui son père est mort. En même temps une lueur se lève dans son cerveau sur l'avenir qu'un tel père lui ouvre, sur ce qu'il représente pour l'Europe, sur le retour éclatant de fortune qui peut atteindre l'héritier de Napoléon. Qu'on songe au tumulte que de pareilles idées doivent éveiller dans une intelligence prompte, une nature portée à l'action, et qui voit devant soi un tel parcours d'années !

Il ne connaît pas les instructions données par Napoléon à ses exécuteurs testamentaires, les conseils politiques qu'il adresse à son fils, s'il règne. Il en court des copies, l'empereur François et Metternich en possèdent, mais le duc de Reichstadt ne les verra pas, et les Mémoires de Montholon, qui les impriment pour la première fois dans leur intégrité, ne paraîtront qu'en 1847. Toutefois du testament même un fait surgit qui prend pour lui à mesure qu'il y réfléchit, une singulière importance. Son père lui a destiné un nombre d'objets personnels. Ils devaient lui être remis quand il aurait seize ans. Il en a dix-huit et aucun ne lui est parvenu. Pourquoi ? Les derniers amis de son père, les généraux, les serviteurs qui l'avaient accompagné dans l'exil, le prêtre qui avait reçu sa confession et soulagé son agonie avaient dû essayer de le joindre pour lui remettre les legs dont ils étaient dépositaires. Comment en douter ? Que quelques-uns eussent été infidèles était peu croyable. En tout cas, ils ne pouvaient l'être tous. Ils avaient écrit, peut-être même étaient-ils à Vienne. On les avait éconduits, chassés. On, c'est-à-dire Metternich. Le chancelier ne veut pas qu'il se souvienne, il ne veut pas qu'il s'émeuve en touchant ces reliques de la gloire et du malheur. Cette certitude, comme un fer douloureux, le blesse et l'exaspère. Il ne semble s'en être ouvert à personne, sauf peut-être à Sophie. S'il en parla à son aïeul, l'Empereur dut lui répondre de manière évasive et sans doute, pour lui faire prendre patience, que les dépositaires attendaient sa véritable majorité. Que pouvait-il dire d'autre ? Point à coup sûr, ce qui était la vérité, que malgré les démarches répétées de tous les fidéicommissaires de Sainte-Hélène, l'Autriche s'était refusée à ce que ces legs trop intimes et trop éloquents fussent apportés au fils de Napoléon.

Rejeté à la défiance, le jeune homme ne pose plus de questions. Mais dès qu'il est seul dans sa chambre, tandis que ses maîtres le croient occupé par un traité de droit ou de statistique, il tire de sa bibliothèque non plus seulement le

Mémorial, mais tous les livres, histoires, souvenirs, récits de contemporains où s'étend frémissante la vie de Napoléon. Il les lit, les relit, s'en imprègne. Confrontant les témoignages d'amis ou d'adversaires, car Napoléon n'a pas d'indifférents, il vit avec son père, marche dans ses pas, ressuscite ses actes, le voit dans la guerre ou au conseil, dans sa cour, dans son existence privée. Il entre en sa pensée, admire cette intelligence complète, cette mémoire ordonnée et méticuleuse, cette volonté ferme, cette décision rapide, cette puissance de travail qui brise les secrétaires, accable les ministres, et fait voler les courriers aux quatre coins de l'Europe. Mais le légiste et l'administrateur que, trop jeune encore, il ne peut apprécier, l'étonnent moins que le capitaine. Il s'exalte, en suivant, cartes en mains, ses campagnes d'Italie et d'Égypte. Il est avec lui à Lodi, à Arcole, à Marengo, aux Pyramides. Il est à Iéna, à Austerlitz... Ce n'est plus maintenant qu'il écrirait *l'ennemi* en parlant des Français et *Buonaparte* en parlant de Napoléon ! Il est l'Empereur, le plus grand soldat qu'ait produit le monde, le souverain devant qui l'Europe entière s'est jetée à genoux... Le cœur du fils tremble de fierté et de crainte au récit de la guerre de Russie, de la campagne de 1813, de la campagne de France, il se soulève au retour de Vile d'Elbe et retombe à Waterloo.

Ce ne sont que des faits, tout récents, mais que leur ampleur rend déjà légendaires. Pas de drame plus pathétique, que la simple histoire de l'homme de qui il est né. Nous, qui, témoins froids, sommes remués encore par cette épopée, essayons de songer aux torrents qu'une étude attentive. si peu d'années après sa mort, a pu faire jaillir dans l'âme neuve du fils de Napoléon. Que de fois il dut, dans le secret, qui les faisait plus profonds, s'arrêter dans sa lecture, tremblant de colère ou suffoquant de larmes ! Ce sont les grandes heures de sa vie que celles où il reçoit cette révélation. Quoi que l'avenir lui réserve, il ne lui vaudra jamais une telle puissance d'émotion.

Contre l'admirable poison qu'il boit à gorgées quotidiennes, que peuvent les pâles leçons d'Obenaus, conseiller de Basse-Autriche ? Les défauts de Napoléon, dit-il à son élève, avaient presque autant d'éclat que ses qualités. Il croyait moins à la vertu qu'à l'intérêt. La religion n'était pour lui qu'un moyen d'enchaîner les âmes. Sa générosité cachait presque toujours un calcul. Il comptait pour rien les sacrifices et les souffrances des individus, quand ses projets étaient en jeu. Né de condition petite, il avait voulu forcer le monde à oublier qu'il n'était qu'un parvenu. Il l'eût pu, sans doute, si son ambition avait admis des bornes. Mais le succès l'avait étourdi. Il n'acceptait ni conseil ni critique. Il avait ainsi fini par décourager ses plus dévoués serviteurs.

Il avait d'abord triomphé de l'Europe parce qu'il l'avait trouvée désunie et travaillée des mauvais levains jetés au vent par la Révolution. Sa tyrannie avait fini par rassembler en faisceau tous les États civilisés. La Babel sans mesure qu'il avait élevée n'avait pu résister à la levée des peuples. Elle s'était écroulée, et la France elle-même avait acclamé sa défaite. Par l'excès de son orgueil, Napoléon avait fait son propre malheur, celui de sa famille et celui de son pays.

Le fils du vaincu l'écoute. Il ne l'entend plus. Un jour, il lui répond, avec impatience :

— Les actions des grands hommes ne doivent pas être pesées dans la balance ordinaire.

Le sortilège est trop fort. Rien à présent ne prévaudra contre lui. Non seulement il lui a fait retrouver son père, dans sa figure héroïque, mais par lui il se retrouve

soi-même, bourgeon de l'arbre gigantesque, son prolongement et son cimier. Il lit les *Mémoires* qui retracent le mariage de sa mère, sa naissance à lui, les fêtes de son baptême, sa première enfance entourée des hommages des rois, les acclamations qui l'ont salué, quand, porté sur les bras de l'Empereur, il passait devant les régiments massés dans la cour des Tuileries. Tout ce passé si voisin encore, et qui s'était terni, qui semblait disparu sous le sédiment des visions nouvelles, se ranime à ses yeux. Le palimpseste de sa mémoire reparait chargé de caractères anciens. Dans une sorte de vague de fond s'abattant tout à coup sur l'amas des images allemandes, c'est la France qui revient !

Des souvenirs épars, qu'il relie comme il peut, s'éclairent dans son cerveau.

Il possède un album où les principaux monuments de Paris sont peints à l'aquarelle. Il le feuillette, impatient. De sa ville natale, il ne se rappelle qu'une sorte d'éblouissement confus, un grand bruit, un palais énorme, des soldats à vieille moustache qui devant lui lèvent leurs armes, un jardin clair, et sur les bords d'un fleuve, deux tours sereines, Notre-Dame où il a été baptisé, un casque d'or, les Invalides, où son père vainement a souhaité de dormir...

Son père, il sent maintenant combien il a dû en être aimé. Il croit le revoir, il le revoit peut-être, malgré toutes ces années, jouant avec lui, ou debout près de son berceau... Mais c'est moins dans son souvenir sans doute qu'il retrouve son visage que dans le portrait de Gérard, accroché dans sa chambre de la Hofburg, au-dessus de son lit. Dans un ovale, une tête ronde et pâle au front soucieux, coupé d'un mèche brune et qui, les yeux ouverts sur un monde connu de lui seul, pèse et médite.

On ne sait avec exactitude comme cette peinture est venue à Vienne. Sans doute est-ce une réplique que Napoléon, vers 1812, avait adressée à son beau-père. L'empereur François — c'est à son honneur — a voulu qu'elle fût placée dans l'appartement de son petit-fils. Le prince l'a vue longtemps avec indifférence. A présent, il n'est point de jour qu'il ne la regarde et l'interroge.

Ressemble-t-il à Napoléon ? Il s'examine dans les glaces et cherche sur son propre visage quels traits il en a hérités.

Si grand, trop grand déjà pour son âge et grandissant encore, la taille serrée dans l'uniforme blanc qu'il porte d'habitude, sauf le soir, avec sous son haut co], une cravate noire et un dépassant de linge empesé qui enserre ses joues, au premier coup d'œil, il semble bien étranger au Corse petit et brun. Pourtant, s'il détaille, il se reconnaît son front, son menton, ses pommettes aiguës. Son crâne est plus long et plus étroit que celui de son père, son nez plus accusé. Il a la lèvre charnue et les yeux de Marie-Louise et comme elle le teint clair et les cheveux blonds.

Ces cheveux ondés et chatoyants lui prêtent une grâce vaporeuse, presque féminine, qui contraste avec la rigueur romaine de Napoléon. Le jeune homme s'en irrite. Non qu'il ait honte de son sang maternel. Il a été élevé dans le respect de ses ancêtres de Lorraine et d'Autriche, il sait leurs fastes, leurs alliances, il a prié devant leurs tombeaux. Plusieurs fois il est descendu avec ses oncles et l'Empereur même, dans la crypte de l'église des Capucins où les Habsbourgs dorment tous, tassés les uns près des autres, dans des cercueils de cuivre noirci, décorés d'attributs et de blasons. Son grand-père lui a dit :

— C'est là, Franz, que je viendrai reposer un jour.

— Et moi ? a-t-il demandé.

— Toi aussi, peut-être...

Bien plus qu'à ces souverains du Saint-Empire, à ces archiducs, auxquels par des courtisans il lui arrive de s'en-fendre comparer, c'est au soldat qui dort seul, sous les saules de la vallée du Géranium, qu'il voudrait de visage, d'esprit, de gestes même ressembler. D'esprit d'abord.

— Le but principal de ma vie, dit-il hautement, doit être de ne pas me montrer indigne de mon père.

Si, par la contrainte du sort, sa vie ne peut continuer la sienne, du moins il souhaite de prouver par son caractère cette filiation héroïque. Napoléon a tracé sur le monde un sillon éblouissant. L'Histoire en restera toujours traversée. Inutile, le génie ne l'est jamais, ni la gloire. La gloire, à dix-huit ans, quel appât pour un cœur si chaud, que le malheur, la solitude et le secret ont pétri sans pouvoir l'abaisser ni lui ôter le souvenir !

Renouveler Napoléon ? Il n'en a pas l'idée. A cette heure, elle lui semblerait folle. Mais soldat comme lui, tachant à faire revivre certaines de ses qualités de chef, il espère s'ouvrir une carrière brillante, au service de l'Autriche, comme un autre archiduc Charles ou un autre Prince Eugène. Avec déjà sans doute cette arrière-pensée que son mérite pourra forcer l'Europe à reconnaître son injustice envers l'héritier de Napoléon et qu'un trône en Pologne, en Grèce, ailleurs peut-être, lui sera un jour offert, du consentement de l'empereur François. Il y a fait parfois une furtive allusion. Et ni l'aïeul, ni Sophie, ni même Dietrichstein, n'ont semblé vouloir le décourager.

Il sort vraiment du cocon. Ses maîtres le remarquent et, bien avant eux, Sophie. Il montre moins de vivacité, moins de sautes d'humeur. Il travaille avec plus de soin et de régularité. Il fait dans l'année 1829 de rapides progrès en français, en histoire, en dessin, en études militaires. On le trouve plus réfléchi. Même préoccupé. Il est souvent mélancolique. On sent en lui comme une étrange, une fiévreuse impatience de vieillir.

Durant cette période de transformation morale, le jeune homme, resté sensible, bien qu'il feignît souvent l'indifférence. éprouva un choc douloureux qui le rapprocha encore de Napoléon. Le général Neipperg, depuis longtemps déclinait, miné par une angine de poitrine. Il n'était plus qu'un squelette à bandeau noir et rares cheveux. Marie-Louise s'en désolait : *Quelle triste vie !* écrivait-elle en janvier 1829 à Mme de Crenneville. *Il faut savoir ce que c'est de devoir trembler pour la vie de personnes que l'on aime pour pouvoir bien se représenter ma triste situation, et je ne sais pas si je ne serais pas plus heureuse que le bon Dieu m'enlève de la terre, que de continuer à vivre de cette manière. Ma santé s'en ressent aussi...*

Un mois plus tard Neipperg était mort. Marie-Louise sanglota sur son cercueil. Elle parut d'abord, inconsolable.

Le baron de Vitrolles, qui remplaçait à Parme M. de La Maisonfort, mandait à Portalis : *Toutes ses pensées sont empreintes de ces douloureux souvenirs. Ses yeux se remplissent de larmes lorsqu'elle en parle et elle en parle sans cesse. Elle avait placé en lui toute la tendresse d'une femme, tout l'attachement d'une mère pour le père de ses enfants. Cependant ce royaliste s'étonnait du merveilleux oubli où elle avait enfoui ses années françaises et Napoléon. Elle ne*

se rappelait plus quelle était l'église métropolitaine de Paris. Les personnes de la famille de Napoléon, écrivait Vitrolles, paraissent lui être à peu près inconnues quand on lui en parle. Les dames même qui ont été attachées à sa personne sont tellement oubliées qu'elle fait des questions sur leur taille, leur figure, leur esprit. Dans une dernière conversation, elle me disait en parlant du temps qu'elle avait passé à Paris : *Ah ! mon Dieu ! jusqu'à présent, j'étais bien heureuse ici, et cette époque de ma vie ne se présentait à moi que comme un mauvais rêve !*

La mort du général apprit à Reichstadt le mariage morganatique de sa mère. Jusque-là, son entourage et Marie-Louise le lui avaient caché. Il ne voyait toujours dans Neipperg que le ministre de Parme et l'ami ancien, réputé à Vienne pour sa sûreté, sa sagesse. On ne peut douter d'ailleurs que le rival de Napoléon n'ait été un homme loin du vulgaire. Il s'était battu bravement, il avait du caractère et de l'esprit, des qualités reconnues de diplomate et d'administrateur. Remarquable, s'il eût eu quelque moralité. Reichstadt lui avait écrit souvent. Une lettre, du 22 septembre 1827, est curieuse — et pénible. Avec candeur, il y parle à Neipperg... de Napoléon

Je vous remercie, mon général, de vos conseils concernant la langue française. Vous ne les aurez pas semés sur une terre inculte ni ingrate. Tous les motifs imaginables doivent m'inspirer le désir de m'y perfectionner et de pénétrer les difficultés d'une langue qui est devenue à ce moment-ci, pour moi, la plus essentielle de mes études, puisque c'est d'elle que mon père s'est servi pour commander dans toutes ses batailles, où il a glorifié son nom, et dans laquelle il nous a laissé le souvenir le plus instructif, dans ses mémoires incomparables sur l'art de la guerre, et parce que c'est sa volonté, qu'il a exprimée jusqu'à ses derniers moments, que je ne doive méconnaître la nation dans laquelle je suis né...

Sans doute Neipperg avait-il grimacé en recevant cette lettre. Si la mère avait oublié, le fils avait plus de mémoire. Songeant à l'avenir de ce fils qui peut-être un jour serait d'humeur à venger le César bafoué, il avait dû parfois frissonner de colère et de crainte. La mort le tira d'incertitude, et lui du moins fut regretté.

Quand il sut ce que le borgne était devenu pour la veuve de Napoléon, le jeune homme se sentit profondément offensé, humilié. Il avait fallu un autre mari à celle qui avait été unie au plus grand homme de son siècle ! Elle l'avait à ce point renié !... Encore ne savait-il pas, que Marie-Louise n'avait pas attendu la mort de l'Empereur pour aimer Neipperg et en avoir des enfants. Qu'elle se fût remariée lui suffit pour juger sa mère et la trouver coupable. Nouvel Hamlet, il méprisa sa faiblesse, il plaignit son père et se tourna davantage vers lui, par instinct de réparation. Pourtant, cette mère coupable, il l'aimait encore. Il ne semble pas que même par allusion, il lui ait fait plus tard de reproche. Il lui adresse des lettres plus froides et parle d'elle en de plus rares occasions. On croyait qu'elle viendrait à Schönbrunn pour l'été. Son fils apprit avec soulagement qu'elle préférerait faire une cure en Suisse.

Metternich avait calculé que Marie-Louise, par cette mort dégoûtée de Parme, abandonnerait sa souveraineté en faveur du duc de Lucques, désigné pour son successeur. Elle eut obtenu une rente d'un million et le duc de Reichstadt fut entré sans délai en possession des revenus des terres bavaro-palatines. Mais les deux enfants qui lui restaient de Neipperg eussent été plus gênants à Vienne qu'en Italie. Et Marie-Louise s'était accoutumée à la douceur de sa petite cour, où sa vanité se satisfaisait d'un rang de souveraine, où le deuil même

n'empêchait pas le plaisir, où pleurant Neipperg, elle donnait encore des dîners et paraissait à l'Opéra.

Elle vint pendant cinq semaines s'installer près de Genève, au château du Petit-Saconnex, sous le nom de **comtesse de Neipperg**, y mena une vie retirée. Dans ses promenades, en longs vêtements noirs, elle entendait parfois monter à ses oreilles le nom de Napoléon. Elle s'en irritait. Elle rentra à Parme et reprit ses aises, en attendant de donner un remplaçant au borgne dans le comte de Bombelles, d'abord grand-maître de sa maison, puis amant, puis troisième mari,

Entouré de sa famille autrichienne, rattaché aux Habsbourgs par le matériel de la vie, l'habitude, sa gratitude sincère envers l'Empereur, pour lui toujours affectueux, s'il pense intensément à son père, il ne pense guère à sa famille paternelle, aux Bonaparte. Il n'a pour eux ni sympathie, ni regard. Il les connaît à peine par leurs noms ; il nourrit contre eux un préjugé adroitement déposé en lui par ses éducateurs. Napoléon est un grand homme sacré par l'infortune. Mais ces **rois de hasard** retombés dans l'aventure, ce **clan avide** dont on lui a tant répété qu'il avait entraîné son père à ses plus lourdes erreurs, il ne peut, ne veut s'en reconnaître parent. Qu'a-t-il de commun avec Joseph, planteur en Amérique ? Louis, podagre aigri, Lucien démagogue devenu prince romain, et leurs sœurs, **frivoles ou impudentes** ? Fils de Napoléon, il ne se sent pas leur neveu. Seule, dans cette tribu dispersée, une tête lui inspire du respect, sa grand-mère, Mme Letizia. Sa dignité, son courage, l'inébranlable amour pour l'Empereur dont on n'a pu empêcher l'écho de parvenir jusqu'à lui [emplissent d'un regret tendre. Il cherche à se la rappeler. Il ne peut évoquer son attitude ni sa voix. Il était si petit quand il l'a quittée ! C'était à Blois, près de partir pour Orléans. Il connaît son visage par des estampes, des gravures : Une matrone romaine qui, les yeux baissés, semble veiller près d'un tombeau.

Il eût souhaité de la voir, de la consoler, de tenir ses mains tremblantes, dans ce palais délabré de Rome où s'achevaient ses jours. Pourquoi ne l'avait-on pas permis ? Quel mal, quel danger dans une rencontre après tant d'années de la mère et du fils de Napoléon ? L'empereur François l'eût autorisé peut-être, mais Metternich est là pour parer à tout entraînement généreux. Il a fait de l'Autriche, qui n'eût dû être qu'un foyer, une prison...

Par une méconnaissance entière de leurs rapports, le naïf Montbel, et après lui la plupart des historiens du Roi de Rome, même E. Wertheimer, même M. Welschinger, presque toujours si exact, ont accrédité cette fable d'entretiens nombreux, vers cette époque, de Metternich et du duc de Reichstadt. L'Empereur aurait dit à son chancelier

— Je désire que le duc révère la mémoire de son père, dont les grandes qualités, comme les fautes, doivent lui servir d'exemple pour ce qu'il doit imiter ou éviter. Ne cachez pas la vérité, mais parlez au prince sur le compte de son père comme vous voudriez qu'on parlât de vous à votre propre fils.

Metternich, déférant à cet ordre, aurait alors reçu le prince dans son cabinet de la Chancellerie, et à cinq ou six reprises, lui aurait donné de véritables leçons d'histoire moderne. Il lui aurait parlé longuement de Napoléon, expliqué son caractère, révélé de nombreux détails de son intimité. Il aurait rendu justice à son génie militaire et en même temps fait toucher, avec art, les désastres causés par son désir effréné de conquête.

Il n'en est rien. Les informations les plus sûres, tirées des Archives de Vienne, montrent que le chancelier n'a eu que de rares conversations avec le duc de Reichstadt. Prokesch affirme par ailleurs (*Notes inédites*) qu'en dix-sept ans le ministre ne parla que cinq fois au prince, et **ne lui dit que quelques paroles fugitives sur l'histoire contemporaine.**

Loin de chercher à influencer par sympathie et persuasion sur l'esprit de Reichstadt, Metternich évitait son approche. La ressemblance qu'il retrouvait dans ses traits avec le Corse l'offensait comme une injure. Il ne pouvait supporter la vue de ce front, le son de cette voix. A une fête de la cour, le soir que le duc eut dix-huit ans, après lui avoir adressé le compliment obligé, il se détourna avec une sorte de hâte. Dans les moments qui suivirent, il parut plus lointain que d'ordinaire à ceux qui lui parlaient, et dès qu'il le put sans étrangeté, il quitta le palais.

Il appelait Reichstadt **un comédien**. Et en effet, dès l'enfance, le fils de Napoléon n'avait cessé devant lui de dissimuler ses sentiments. Il avait compris tout jeune, — qui sait ? par des paroles échappées à ses gouvernantes ? — qu'il devait à Metternich sa chute et son isolement. **Le duc, a dit Prokesch, ne voyait dans Metternich que l'ennemi irréconciliable de son père et le sien. Il lui supposait de l'esprit, des connaissances, de la volonté, mais pas un atome de franchise. Il avait peur de lui. Il le considérait comme l'unique grand obstacle entre lui et le trône de France. Les rares fois où il lui posa des questions, ce fut avec l'intention de lui faire illusion.** Il lui parlait avec déférence, mais n'eut pas devant lui un mot, un geste qu'il n'eût pesé. Spontané avec son aïeul, avec l'archiduchesse Sophie, parfois même avec Dietrichstein, dont il éprouvait la fêrulerie, mais reconnaissait les soins, il n'offrit jamais à Metternich qu'un visage et un cœur résolument fermés.

Ses études officiellement étaient finies. Il n'en devait pas moins recevoir longtemps encore des leçons de ses maîtres, surtout d'Obenaus, pour occuper et cultiver son esprit. Il avait subi un dernier examen à Schönbrunn, dans la matinée du 1er mars 1830, en présence de l'Empereur et de l'impératrice Caroline-Auguste. Interrogé sur le code de législation militaire, sur lequel il avait longtemps peiné, il répondit de manière satisfaisante. La discussion fut interrompue par la nouvelle de la débâcle du Danube qui, survenue soudain, avait envahi les faubourgs de Vienne. Le fleuve, effondrant ses digues, jetait comme des béliers d'énormes glaces contre les maisons qui l'une après l'autre s'écroulaient dans l'eau boueuse. Il y avait beaucoup de morts. Les cloches avaient trop tard sonné l'alarme. Maintenant le canon tonnait pour appeler la population tout entière au secours. L'Empereur partit aussitôt pour reconforter les victimes. Reichstadt voulut le suivre. Son aïeul le lui défendit. Il était enrhumé et toussait. Sa santé donnait des inquiétudes. Sa croissance trop rapide continuait. On craignait qu'il n'eût hérité la faiblesse de poitrine de sa mère. Les médecins, Herpex, Goëlis et Staudenheirner, lui avaient interdit les jeux violents, l'escrime, la danse. Toujours passionné pour les exercices du corps, il s'y livrait avec trop d'élan et bien qu'il montrât beaucoup de résistance, il était vite en sueur. Les docteurs n'avaient pourtant pu lui interdire le cheval ; ils s'étaient bornés à en prescrire un usage modéré. Le jeune homme ne tenait guère compte de ces conseils qui gênaient son sport favori. Il montait avec hardiesse les chevaux les plus difficiles. Dans les allées de Schönbrunn, surtout dans le jardin tyrolien, ou la faisanderie, il partait au galop, les cheveux brossés par le vent, les

yeux brillants, les lèvres ouvertes, avec un air de conquête et de joie. Souvent, avec Foresti, qui lui imposait non sans peine une allure plus calme, il poussait sa promenade jusqu'au Prater. Il y était reconnu et salué. Les Viennois s'occupaient beaucoup de lui. Quand il passait dans les rues, des visages paraissaient aux fenêtres, des gamins criaient son nom. Le prince répondait en souriant, avec un geste gracieux de la main. Il goûtait la popularité, la recherchait. Le comte Maurice le lui reprochait non sans aigreur. Il condamnait son penchant à parler familièrement aux inférieurs, à serrer la main à tout venant, à la mode anglaise. Il le trouvait trop libre avec les officiers subalternes, qu'il interrogeait volontiers sur le détail de leur service, qu'il traitait en camarades et en égaux. Dietrichstein l'eût désiré plus distant, plus archiduc...

Reichstadt dut laisser repartir en grande hâte pour la ville son grand-père et sa suite. Mais puisqu'il ne pouvait participer au sauvetage de ses amis les Viennois, du moins il voulut donner tout ce qu'il avait d'argent dans sa bourse de jeune homme — d'ailleurs bien garnie — pour soulager les plus pressantes misères. Même après des années de repli, il demeurait pitoyable et généreux comme il l'avait été, enfant.

CHAPITRE IV

PROKESCH

Le 27 mai 1830, l'Empereur et l'Impératrice étaient partis de Vienne pour visiter la Styrie. A Laybach, Marie-Louise, venue par Trieste et Venise, les rejoignit. Ils gagnèrent Gratz le 16 juin. Le lendemain le duc de Reichstadt, accompagné du comte Dietrichstein, quittait Schönbrunn pour les retrouver.

Pendant le trajet, le duc soutint avec son gouverneur une longue discussion, cette fois sans acrimonie. Depuis plusieurs mois, le jeune homme rêvait d'obtenir son émancipation. Il avait hâte de sortir de page, de commencer une vie indépendante. Nommé depuis le mois d'août 1828 capitaine d'une compagnie d'infanterie légère, il brûlait de prendre possession réelle de son grade, de n'être plus seulement un prince, mais un officier. Il voulait connaître de vrais exercices militaires, obéir à des chefs, commander à des hommes, débiter enfin dans la carrière où il comptait s'illustrer. Le comte Maurice résistait, le trouvant trop jeune encore. Il craignait les écarts de sa fougue.

Le duc avait parlé de son désir à son grand-père qui inclinait à lui céder. Dietrichstein, agissant à la fois près de Metternich et de Marie-Louise, essayait de retarder l'heure de livrer à lui-même son pupille. Par affection plus sans doute que par intérêt. Les années délivrant le prince de la contrainte écolière, les heurts de caractère entre eux s'espaciaient. Prenant pour prétexte que les officiers proposés pour former la maison du duc n'étaient pas d'assez haute lignée, il s'opposait à toute nomination. Le chancelier, d'accord avec l'adjudant général de l'Empereur, Kutschera, prétendait n'attacher à Reichstadt que des hommes de nom obscur : il serait ainsi placé à un rang inférieur aux archiducs. Dietrichstein, pointilleux sur les questions d'étiquette, y voyait une humiliation et refusait d'y donner les mains. Sans le dire, il pensait que son pupille pouvait bénéficier un jour d'un subit retour de fortune et il ne voulait pas le compromettre en laissant abaisser son point de départ. Dans la voiture qui les menait à Gratz, il énuméra une fois de plus ses motifs. Reichstadt, pour être libre, eût accepté n'importe quels officiers ! Que lui faisaient les quartiers de noblesse ? Son gouverneur lui répéta qu'il avait intérêt à attendre encore. Le prince semble s'être laissé sur le moment persuader. Dans son journal de voyage, écrit en français, on trouve ces lignes :

J'ai été de parfait accord avec le Comte et j'ai acquis durant ce petit voyage la parfaite conviction de l'amour qu'il me porte et de la justesse de ses vues sur mon avenir.

Le 18 juin, à dix heures et demie du matin, ils arrivèrent à Gratz. Le duc se rendit immédiatement chez Marie-Louise, établie dans la villa du baron Mandl. Il n'avait pas revu sa mère depuis la mort de Neipperg.

Il lui trouva meilleure mine qu'il ne s'y attendait. Elle est entièrement rétablie, note-t-il, à une forte toux près, qui passera par la meilleure saison et par des ménagements. Pourtant elle avait changé. Elle était dolente. La couperose marbrait ses joues. Ils parlèrent de son voyage en Suisse, des études du prince et de divers officiers proposés pour sa maison.

Reichstadt alla voir ensuite l'Empereur et l'Impératrice. Il les accompagna aux visites qu'ils firent dans la ville, aux cérémonies religieuses, revues et parades. Un soir de fête populaire, comme s'éteignait le feu d'artifice, des voix crièrent derrière lui : [Vive le jeune Napoléon !](#)

Le 22 juin, au dîner qui réunissait chaque jour la famille impériale, Reichstadt trouva à ses côtés un major présenté le matin même à l'Empereur, le chevalier Prokesch-Osten. Le prince s'inclina légèrement quand l'officier lui fut nommé et ne lui adressa qu'une phrase de courtoisie.

Anion Prokesch avait trente-cinq ans. Issu d'une riche famille bourgeoise de Gratz, après des études étendues, il s'était engagé dans l'armée autrichienne et avait fait vaillamment de 1813 à 1815, les trois campagnes qui décidèrent du sort de Napoléon. Patriote, il combattait son despotisme, mais il admirait l'audace de ses conceptions et la rapidité de ses marches. Il avait vu avec regret la chute de l'Empire et la restauration des Bourbons. [Quand nous dûmes, avouait-il, arborer à côté de nos couleurs, la cocarde blanche, je ne le fis qu'à contre-cœur et ce fut avec bonheur que je la lançai dans les flots du Rhin, lorsqu'aux premiers jours de juin 1814, à notre sortie de France, nous traversâmes le pont de Mannheim et que nous eûmes la joie de fouler de nouveau le sol de l'Allemagne. Toute la troupe où je servais en fit autant. Le retour des Bourbons m'apparaissait comme un anachronisme et comme un acheminement vers des révolutions nouvelles, le renversement de Napoléon comme une faute et de la part des puissances comme un manque de confiance dans leurs propres forces, que rien ne justifiait.](#)

Napoléon foudroyé, la longue rancune de l'Europe ne s'était point bornée à monter la garde autour de Sainte-Hélène. A Paris, à Vienne, à Berlin, à Londres, il fut de mode de l'avilir. Des stratèges de cabinet, dans des livres et des journaux, en vinrent à lui dénier tout talent militaire. Prokesch, alors professeur de mathématiques supérieures à l'école des cadets d'Olmütz, fut indigné par ces bassesses. Il publia, en 1818, dans la *Revue militaire autrichienne*, un mémoire, où il défendait la tactique de Napoléon. Il montrait que l'Empereur avait été contrarié dans ses plans par des obstacles hors de prévision : pluie épaisse qui engluait les fantassins et immobilise l'artillerie, fatigue et inquiétude des troupes, erreurs et retards des généraux. Tout s'était tourné contre lui. Le sort, l'abandonnant après un si long bonheur, avait dicté la victoire des Alliés ! Ce travail, bien accueilli par les chefs de Prokesch, qui n'oubliaient pas, eux, la supériorité du vaincu, et ne trouvaient point intérêt à le diminuer, ne devait pas nuire à son avancement. Nommé aide de camp de Schwarzenberg, il écrivit en 1822 sa biographie. Il fit ensuite plusieurs voyages d'information dans les Balkans, en Asie Mineure, en Egypte. Anobli et créé [chevalier d'Orient](#) — *Ritter von Osten* — il s'occupait activement, depuis son retour à Vienne, avec Gentz et Metternich, du problème hellène. Il s'agissait de donner un roi au nouvel Etat. La candidature de Philippe de Hesse avait été écartée. Léopold de Cobourg se refusait. Il était question à présent du prince Othon de Bavière.

Prokesch vint-il à Gratz seulement pour y retrouver sa famille ? Y était-il envoyé par Metternich pour sonder l'esprit du duc de Reichstadt ? Avait-il eu de lui-

même l'idée de se rapprocher du prince et de l'engager à prétendre au trône de Grèce ? On ne sait avec exactitude. Ces motifs furent sans doute mêlés.

En voyant Reichstadt, il fut touché comme par un charme. Son nom depuis longtemps faisait vibrer en lui des fibres secrètes. Ce jeune homme au front haut, aux yeux bleus, à la bouche serrée, si calme, était le fils de Napoléon...

Pendant le dîner, le duc parla peu. Mais, à la fin, comme on se levait, il dit à l'officier-diplomate, en lui serrant la main avec force :

— Je vous connais depuis longtemps et je me suis beaucoup occupé de vous.

— Comment, monseigneur, dit Prokesch, étonné, ai-je pu mériter cet intérêt de votre part ?

— J'ai lu et relu votre mémoire sur la bataille de Waterloo et j'en ai été si frappé que je l'ai traduit en français et en italien.

En parlant sa fine main tordait la dragonne de son épée. Sa voix était animée et ses yeux étincelaient. Comme Prokesch le remerciait, le prince ajouta que durant son séjour à Gratz il comptait le voir souvent et causer à l'aise avec lui.

Il quitta le salon. Prokesch demeura dans le cercle de l'Impératrice qui l'interrogea sur ses voyages. L'entretien ayant touché les affaires de Grèce, quelqu'un parla de la retraite du prince de Cobourg, et Prokesch s'enhardit à dire que pour occuper le nouveau trône, nul ne lui semblait plus désigné que le duc de Reichstadt.

Il avait paru lancer ce nom à l'étourdie, mais il voulait connaître le sentiment de la cour. Il le croyait hostile. A sa surprise, il vit que Dietrichstein, le colonel Werklein, ministre de Marie-Louise, l'archiduc Jean et même l'Impératrice prenaient intérêt à cette idée.

Dietrichstein connaissait Prokesch, Il estimait son savoir et pensait que son pupille pourrait tirer profit de sa conversation. Cela peut suffire à expliquer qu'il l'ait, ce même soir, invité instamment à rendre visite à Reichstadt.

Le lendemain matin, à neuf heures, Prokesch en grand uniforme se présenta chez le prince. Le jeune homme l'accueillit avec élan. Il le remercia encore **d'avoir défendu l'honneur de son père, alors que tous le calomniaient à l'envi**. Le comte Maurice était là. Tous trois s'assirent et presque aussitôt, Prokesch parla de la Grèce. Le prince parut d'abord enchanté qu'on pût penser à lui pour y devenir souverain. Il dit quelques mots dédaigneux du régime improvisé par Capo d'Istria.

A ce moment le général de Hohenlohe fut annoncé. Reichstadt dit à Prokesch :

— Restez ! le général n'est là qu'en passant et je regretterais de vous perdre si vite.

Il ne répondit au vieil Hohenlohe que par monosyllabes et l'obligea de partir. La conversation revint sur les campagnes de Napoléon. Dietrichstein lui-même aborda ce sujet. Reichstadt parla du siège de Saint-Jean d'Acre ; il semblait l'avoir étudié dans le détail. Puis il discuta avec Prokesch plusieurs des manœuvres célèbres de l'Empereur, celle surtout d'Austerlitz. Il parlait de son père avec une admiration chaleureuse. Son visiteur était stupéfait.

Au premier abord, la veille, il avait trouvé le prince hautain. **C'est un archiduc comme les autres**, avait-il pensé. Il le voyait maintenant, ce n'était pas un archiduc. Il n'était qu'un jeune homme, d'imagination fière, mais simple, même

modeste, anxieux avant tout d'être compris. Prokesch qui jusqu'alors avait partagé l'opinion répandue en Europe sur son peu d'instruction, fut frappé des connaissances du prince, de la maturité de ses idées, de la justesse de ses mots. Parmi tous les officiers et généraux alors présents à Gratz, a-t-il noté, certainement aucun n'avait un jugement militaire aussi aigu et des dons de commandement aussi évidents.

Saisi de son côté par un étrange flux de sympathie devant cet officier, ce voyageur hier inconnu, mais qui lui marquait un intérêt d'homme, tout différent du ton des cours, le duc de Reichstadt, depuis des années si secret, osa montrer son cœur presque à nu. Comme s'il oubliait la présence de Dietrichstein, il se plaignit de sa solitude morale. Il était, disait-il, entouré seulement d'officiers médiocres, de mercenaires, de manœuvres, de culottes de peau, de braves ganaches... Personne autour de lui pour le guider dans la carrière des armes.

Ma destinée ne peut être autre que de devenir un nouveau prince Eugène pour l'Autriche, dit-il avec un regard vers Prokesch, qui lui fit sentir qu'il avait sans doute une autre pensée. Mais comment me préparer à un tel rôle ? Je suis à la recherche d'un homme capable de m'initier aux grandes combinaisons de la guerre, je n'en ai pas et je n'en vois pas dans mon entourage. Si vous pouviez seulement me faire le sacrifice de rester avec moi !

Dietrichstein ne sourcilla pas. Au vrai, ces paroles ne pouvaient l'atteindre. Il n'était qu'un homme de cabinet et dans le fond, bien qu'ancien officier, il avait peu de goût pour les militaires. Mais Prokesch protesta avec politesse et remercia le prince de la trop haute opinion qu'il se faisait de lui. Il fit compliment à Reichstadt de son savoir et en reporta le principal mérite à ses maîtres. Le prince sourit... Un moment après, il reparla de Waterloo et exprima le désir que Prokesch vînt relire avec lui, cartes en mains, le récit qu'il avait publié.

Prokesch promit et se retira pour rendre visite à Marie-Louise. Il se trouvait à la villa Mandl depuis quelques minutes, quand ii vit arriver Reichstadt, seul. Le jeune homme embrassa gravement sa mère. La comtesse Bianchi et le colonel Werklein étaient près d'elle. Elle fut aimable, même enjouée. L'entretien, assez court, eut pour thème la rencontre que Prokesch avait faite deux ans plus tôt à Modon chez Ibrahim Pacha du colonel Sèves, qui, après la chute de l'Empire, était entré au service égyptien et avait pris le nom de Soliman Pacha. Sèves, en 1814, avait, à la tête d'un escadron, accompagné le Roi de Rome et sa mère dans leur Fuite de Paris, jusqu'à Blois. Marie-Louise se souvenait de lui. Elle ne sembla point gênée par ce rappel, en dit quelques mots de bonne grâce. Le prince resta muet. Il évitait maintenant avec sa mère de tels propos. Mais quand Prokesch partit, il courut après lui dans l'antichambre et lui demanda encore quelques détails sur le colonel Sèves. Ils se séparèrent sur une affectueuse poignée de mains, comme de vieux amis.

Prokesch n'osa pas le lendemain retourner chez Reichstadt, de crainte d'éveiller la défiance de Dietrichstein. Il se borna à adresser au comte une lettre d'éloges sur son pupille.

Un jeune homme qui porte un si grand nom et qui a subi dès son enfance de tels coups du destin, qui, de plus est aussi bien doué, et qui vit dans une époque telle que la nôtre, est certainement marqué par la Providence pour une grande destinée. Des hommes ordinaires — à quelque rang que leur naissance les ait

placés — ne pourront évidemment vouloir et faire que des choses ordinaires ; mais des êtres exceptionnels, et parmi ceux-ci je compte le remarquable élève de Votre Excellence, n'ont pas le droit d'être débiteurs du monde et de l'histoire. J'ai hâte de renouveler ma visite d'hier, et je ne désire rien tant que de donner h Son Altesse bonne opinion de moi-même...

Dietrichstein, flatté, répondit :

Très cher ami, le prince a été si enchanté de votre entretien d'hier qu'il considère comme une des choses les Plus désirables pour lui de le renouveler aussi souvent que possible pendant notre séjour ici. Il vous prie en conséquence de venir le voir demain, à neuf heures du matin, moment où nous ne serons pas dérangés (seulement en frac). Que peut-il y avoir de plus agréable et de plus utile pour un jeune homme plein d'avenir, appelé aux plus hautes destinées, sur lequel le monde a ses regards fixés, que la conversation d'un homme crue distinguent les plus brillants avantages du cœur et de l'esprit ?...

Prokesch vint et demeura plusieurs heures avec le duc. Ils reparlèrent de la Grèce. Reichstadt dit qu'il n'espérait pas. réflexion faite, pouvoir y assumer le rôle auquel avait pensé Prokesch.

— Je suis trop jeune de quelques années pour cela ; on ne me laisserait pas agir seul.

Il semblait défiant de ses propres moyens et en même temps avide de grandes actions. Ils parlèrent des rapports diplomatiques des États européens, puis de l'art militaire. Dietrichstein sortit alors pour donner un ordre. Le prince saisit aussitôt les mains de Prokesch et lui demanda à voix basse, d'un ton passionné :

— Dites-moi la vérité. Ai-je quelque mérite et suis-je appelé à un grand avenir ? Ou n'y a-t-il rien en moi qui soit digne qu'on s'y arrête ? Que pensez-vous, qu'espérez-vous de mon avenir ? Qu'en sera-t-il du fils du grand Empereur ? L'Europe supportera-t-elle qu'il occupe une position indépendante ? Comment concilier mes devoirs de Français avec mes devoirs d'Autrichien ? Oui, si la France m'appelait, non pas la France de l'anarchie, mais celle qui a foi dans le principe impérial, j'accourrais et si l'Europe essayait de me chasser du trône de mon père, je tirerais l'épée contre l'Europe entière !...

Il avait redressé sa taille creuse. Sa voix était haute à présent. Les joues en feu, il regardait fièrement Prokesch. Le major se taisait. Il se tut lui-même et marcha de long en large, comme avait fait son père, les mains derrière les basques.

Après un moment, revenant vers Prokesch, il lui dit avec une sorte d'hésitation, comme si un doute venait d'abattre son ardeur :

— Mais y a-t-il aujourd'hui une France impérialiste ? Je l'ignore. Quelques voix isolées, sans influence, ne peuvent être d'aucun poids. Des résolutions aussi graves méritent et exigent des bases plus solides...

Là-dessus, il parla de nouveau de Napoléon.

— Personne n'a compris mon père ; c'est une chose digne de pitié de ne donner à ses actes d'autres mobiles que l'ambition. Toute sa conduite, sa vie entière ont été dictées par les grands et salutaires projets qu'il avait conçus pour le bonheur de l'Europe. L'Autriche en particulier Fa méconnu, et en même temps a méconnu ses propres intérêts. Elle a travaillé pour les Russes... C'est contre les Russes que je voudrais gagner mes galons.

Vous avez un noble but devant vous, monseigneur, répondit Prokesch. L'Autriche est devenue votre patrie adoptive ; vous pouvez, par vos talents, vous préparer à lui rendre dans l'avenir d'immenses services.

Je le sens comme vous. Mes idées ne doivent pas se porter à troubler la France. Je ne veux pas être un aventurier... Si c'est ma destinée de ne jamais rentrer en France, je désire sérieusement devenir pour l'Autriche un autre prince Eugène... J'aime mon grand-père, je suis un membre de sa famille et je ne ferai jamais rien contre son aveu...

Il balançait ainsi d'une ambition à l'autre. Ses devoirs envers son père et son nom, — ses obligations envers ses parents maternels, — l'éducation, — la France, — l'Autriche, luttèrent dans son esprit impétueux et firent osciller sa volonté entre deux pôles contraires. L'absence du comte Maurice se prolongeant, Reichstadt demanda encore à Prokesch

— Se souvient-on de mon père en Egypte ?

— Comme d'une grande apparition.

— Je comprends cela, de la part de Méhémet-Ali, d'Ibrahim, qui ont l'esprit élevé, mais chez le peuple ?

— Il est vénéré, car les Arabes et les Turcs sont ennemis et le peuple est tombé d'une mauvaise condition dans une condition pire.

— Oui, c'est une explication, fit le duc, songeur. Mais la foule ne voit dans le héros qu'une image devant laquelle elle s'arrête, étonnée, sans se demander seulement comment elle s'est produite. Les grands hommes seuls comprennent la valeur des autres. Ah, si vous pouviez rester avec moi ! Mais vous avez devant vous d'autres perspectives, une brillante carrière !

— Nous parlerons de cela plus tard, murmura Prokesch, entendant revenir le pas du gouverneur. Devant lui, ils échangèrent quelques propos plus calmes, et Prokesch bientôt se retira.

Loin de prendre ombrage — ce que son caractère eût pu faire prévoir — de l'étonnante amitié si vite née entre son élève et le major, Dietrichstein continuait de penser que ce dernier, par sa pondération et sa culture, pourrait exercer sur lui une salutaire influence. Trois jours plus tard, le 28 juin, il vint voir Prokesch. Il se plaignit du prince. Il avait de la bonté, dit-il, mais trop d'orgueil. Il était entêté et négligeait souvent ses travaux, écrivait de nouveau avec une orthographe déplorable. Prokesch lui promit de le conseiller de son mieux.

Il passa le matin même chez Reichstadt et, pendant plus de deux heures, ils parlèrent sans témoin. Ils étaient assis sur un canapé, l'un près de l'autre. Le prince, les yeux sur Prokesch et souvent lui prenant les mains, lui confia sa pensée entière.

Il devait une grande reconnaissance à son aïeul, il lui resterait toujours fidèlement attaché. Dans sa famille, à part l'archiduc Jean et l'archiduchesse Sophie, il ne croyait pouvoir compter sur personne. Ses oncles, tantes et cousins étaient tous imprégnés d'un esprit rétrograde et ne pensaient, n'agissaient que dans une soumission satisfaite à ce qu'ils croyaient l'intérêt de leur Maison. Il ne parla pas de sa mère, par respect sans doute, par pudeur et par regret.

Jamais, quoi qu'on eût entrepris pour noyer ces idées, il n'avait oublié sa naissance, ni [l'endroit où pourrissait son père](#). Napoléon mourant lui avait

défendu de chercher à le venger. Il avait du moins le devoir de relever sa mémoire et, s'il le pouvait un jour, de reprendre l'œuvre de régénération européenne qu'il n'avait pu achever. Tôt ou tard, croyait-il, la France l'appellerait. Il ne savait d'elle que le peu qu'on avait laissé filtrer jusqu'à lui, mais il était sûr qu'elle avait gardé au fond d'elle-même le souvenir du fils de Napoléon. Prokesch, qui était libre, lui, et connaissait la politique, pouvait lui dire quel était l'état réel de la France. Les Bourbons s'usaient, on n'avait pu le lui cacher. Étaient-ils vraiment sur leur fin ?

Le major répondit avec prudence que sans doute le gouvernement de Charles X, après tant de fautes, ne saurait se soutenir longtemps. Cependant il pouvait durer encore quelques années. A sa chute, Prokesch craignait que la France ne fût une fois de plus livrée à l'anarchie. Peut-être en sortirait-il une restauration de l'Empire. Il fallait toutefois compter avec la faction d'Orléans. Ce qu'il devait, en conscience, recommander au prince, c'était de se tenir prêt à tout événement, et pour cela de travailler, d'étudier l'histoire et l'art militaire, sans oublier de se faire valoir dans le monde, dans les cercles diplomatiques, dans l'armée. Qu'il s'attachât surtout à connaître le passé de la France, les idées, les sentiments français ; qu'il s'imprégnât de l'histoire de Napoléon.

Reichstadt courut à sa table ; elle était chargée de mémoires sur l'Empereur. A Schönbrunn, dit-il, sa bibliothèque contenait tout ce qui avait été écrit sur lui par ses compagnons d'armes ou ses détracteurs. Revenant vers Prokesch, qu'il savait patriote, il affirma qu'on ne devait rien craindre de sa part contre l'Autriche. Loin de vouloir lui nuire, il l'aiderait. Il serait pour elle, s'il montait sur le trône, un appui plus puissant que s'il ne demeurait qu'un soldat. A plusieurs reprises, il avait exprimé l'espoir de devenir un second Prince Eugène. C'était par ruse. Il s'attachait un masque pour que Metternich lui permit d'aborder la carrière militaire. Mais son ambition ne pouvait se limiter là. Son pays n'était pas l'Autriche. C'est vers la France qu'il tournait les yeux.

Il demanda de nouveau avec instances à Prokesch de ne pas l'abandonner, de lui consacrer ce qu'il n'avait jamais encore trouvé réunis : le savoir et l'élévation du caractère. Faisant allusion au Don Carlos de Schiller, il lui dit :

— Soyez mon **Posa** et fiez-vous à mon étoile.

Prokesch, pour l'éprouver, répliqua, de manière assez dure :

— J'entends un jeune homme de vingt ans. Sa volonté a-t-elle de la consistance ? Je ne vous connais pas.

Aussitôt le visage du duc perdit sa lumière. Les yeux mouillés, il dit à Prokesch avec humilité qu'il avait raison. Il ne méritait pas qu'on se confiât à lui. Il n'avait rien fait encore pour qu'on crût au fils de Napoléon.

Touché, Prokesch dit alors avec élan :

— Oui, prince, je veux être votre Posa ! Mais vous ne devez pas ressembler au faible don Carlos. Je veux être à vous, mais à deux conditions : pour la vie et pour une grande vie !

Reichstadt, rayonnant, se jeta dans ses bras.

Prokesch l'engagea à ne plus taquiner le comte Maurice par de volontaires écarts de conduite et des étourderies feintes. Son gouverneur pouvait se montrer irritable, pointilleux, et attacher, en bibliothécaire de la cour qu'il était, trop de prix à la pureté de la langue allemande, il fallait lui passer ces défauts, par égard

pour l'attachement sincère qu'il portait à son pupille. Le prince en convint. Dietrichstein n'eût pas demandé mieux que de favoriser son avenir. Au fond même, il était vain de son élève. Mais dès que Metternich fronçait le sourcil, la peur paralysait sa générosité naturelle. Cependant Prokesch disait vrai. Ces rébellions d'écolier ne servaient qu'à contraindre ses rapports avec son gouverneur ; il ferait effort pour n'y plus retomber.

Ils discutèrent alors des moyens de rester en relations intimes, jusqu'au moment où le major ferait partie de la maison militaire du prince. Reichstadt allait repartir pour Vienne. Prokesch se rendait en Suisse, et verrait ensuite le chancelier qui lui avait donné rendez-vous chez lui à Königswart. Ils s'écriraient. Ils se verraient à Schönbrunn ou à Baden. Dans quelques mois leurs existences seraient étroitement mêlées. Car, avec l'appui de Dietrichstein, bien disposé, Reichstadt ne doutait pas que Prokesch ne pût être placé près de lui à titre officiel.

Prokesch l'espérait aussi. Officier, diplomate, voyageur, avant vu beaucoup d'hommes et d'événements et de pays, à l'écart par sa naissance des préjugés de classe, il gardait un esprit souple, et ne craignait pas de s'embarquer pour une haute aventure. **Il s'était fait du prince une opinion plus complète que ceux qui depuis des années dirigeaient sa vie.** Prokesch admirait l'ardeur du prince ; il était ému par son besoin de confiance et d'amitié. Qu'on l'avait calomnié ! pensait-il. Était-ce là ce jeune homme languissant, au cerveau médiocre, dont la légende s'accréditait ? A la vérité, il n'était point robuste. Mais on le sentait soutenu par une vitalité exceptionnelle. L'intelligence qu'on lui avait déniée, plus même que l'intelligence, un esprit supérieur à son âge éclatait dans ses yeux. Il avait la parole rapide, les idées venaient à lui comme un généreux torrent. Il était plein d'imagination, mais il savait observer, réfléchir, calculer, attendre. A la fois prompt et méditatif, avide d'entreprendre et de dominer, avec cela capable de suivre un conseil, il était resté droit malgré l'usage obligé du mensonge quant au savoir, il en montrait davantage que la plupart des princes de son âge et de ce temps.

On ne sentait en lui rien de mesquin. Il ne montrait jalousie ni regret d'avoir vu ses cousins, archiducs, recevoir encore enfants un régiment, tandis qu'il n'était lui que capitaine de chasseurs. Il aimait mieux, il le dit à Prokesch, gagner ses grades un à un comme l'avait fait son père et apprendre au contact de la troupe, en obéissant d'abord, à devenir non pas un général de cour, mais un manieur d'hommes, un chef.

Qu'il y eût en lui un déséquilibre, né du passage précipité de la flamme au doute, Prokesch l'avait aperçu. Son esprit offrait des lacunes qui devaient décevoir un observateur hâtif. L'âge, pensait le major, l'application à un métier exigeant où le prince aurait à concentrer sa pensée, y remédieraient.

Ce qui plus que tout frappait Prokesch, c'était la tournure française du duc de Reichstadt. Ses études avaient déposé sur lui un vernis germanique, mais d'instinct, de sentiments, d'attitudes même il était demeuré Français. Il avait une netteté de coup d'œil, une aisance de gestes, tout un entrain de l'être qu'on ne trouve qu'en France. Depuis quinze ans élevé à la cour d'Autriche, par des maîtres autrichiens, il rappelait le petit enfant blond, joueur et volontaire, **fier et sensible**, qui courait dans les allées de Saint-Cloud et criait des jurons de soldats pour effrayer ses gouvernantes. Français par le goût et l'action, par cette espérance traversée et pourtant indomptable, par cet attrait singulier qui tout jeune avait émané de lui, qu'avaient subi tous ceux qui l'approchaient, et auquel à son tour Prokesch n'échappait pas.

S'il avait été chapitré par Metternich ou par Gentz pour gagner le prince à leurs projets, dès qu'il eut reçu la première effusion de sa sympathie, Prokesch oublia ce rôle qui n'était pas fait pour lui. Il voyait dans le fils de Napoléon la plus illustre victime de la politique. Gagné par cette jeunesse qui, sortant de l'ombre, se livrait à sa loyauté, il se dévoua au prince sans réticence, se promit de devenir son plus intime, son plus utile serviteur. Il étayerait sa volonté incertaine, dissiperait ses doutes, lui insufflerait la confiance en soi qui seule permet les grandes entreprises. Prokesch croyait que l'intérêt de l'Autriche pouvait s'allier étroitement à l'intérêt du prince.

Ses désirs étaient les miens, dira-t-il. J'en prends à témoin toute l'histoire autrichienne ; une alliance de la France et de l'Autriche n'était-elle pas désirable, et pouvait-on l'espérer de la maison de Bourbon ? En Reichstadt, je voyais d'abord un général pour l'Autriche, ensuite un puissant allié. Je voyais en lui un souverain qui mettrait son devoir dans le bonheur de son peuple. Dietrichstein le trouvait bon, mais plein d'orgueil. De quelle manière enfantine ne me tendit-il pas la main et combien ne soupirait-il pas après l'amitié ! Comme il cherchait à s'élever, à se maintenir, à se fortifier par moi ! j'étais le premier être humain à qui il avait dit le fond de sa pensée. Si à ce don de lui-même j'avais répondu à moitié, lâchement, traîtreusement, j'aurais brisé son cœur !

De tels accents ne trompent pas. Quoique des chercheurs de tares aient pu insinuer, Prokesch, du jour qu'il connut Reichstadt, fut pour lui un loyal et généreux ami.

Un ami, il avait enfin un ami ! Cet appui qui lui avait toujours tant manqué et dont il avait besoin plus qu'un autre, il lui venait par un hasard providentiel et à l'heure décisive, quand l'adulte sortant de la chrysalide défripe ses ailes molles et interroge l'horizon où elles devront le porter. Prokesch rompait l'enchantement qui l'avait encerclé. Il le délivrait de sa solitude. Au contact de ce simple officier, la veille inconnu, tout reprenait forme, force et couleur. Il se sentait rejaillir, après tant d'années où sa vie profonde avait dû se cacher. Prokesch savait juger des événements et des hommes, il pourrait le guider, surtout il pourrait l'entendre. Il serait le témoin de son débat intérieur, l'arbitre de son ambition et de sa crainte de rester inférieur à sa destinée. Il était son aîné de quinze ans, mais il gardait assez de jeunesse pour faire un compagnon. Avec lui le fils de Napoléon pouvait se jeter à la conquête du monde. Rien ne l'effrayait plus, Soulevé raffermi, il se sentait de taille à tout risquer, tandis qu'avant il hésitait à faire un pas. Pensant aux temps qui avaient précédé leur rencontre, Reichstadt, pour la première fois heureux, n'y voyait plus qu'un désert.

Le lendemain et le jour d'après, ils se revirent encore seuls. Ils convinrent que l'avenir du prince n'étant pas douteux, il devait montrer de la patience et ne rien précipiter. Lui-même l'avait dit : il n'était, il ne pouvait être un aventurier. Il ne devait pas se compromettre dans les querelles des partis et devenir **le jouet des libéraux**, mais attendre que la France eût fait maison nette et élevé sa voix vers lui. Avant d'être appelé au règne, il servirait de son mieux sa seconde patrie. L'Autriche aurait besoin de lui. Prokesch prévoyait pour elle des jours noirs :

— Le monde entier, dit-il, est tiède à son égard ou hostile, il se jettera sur elle dès que l'Empereur mourra. Les occasions ne vous manqueront pas de mener une vie éclatante.

La pensée de commander une armée allumait un feu dans les yeux du jeune homme.

— Je ne négligerai rien, dit-il avec force, de ce qui pourra me conduire à ce but. On n'apprend pas la guerre dans les livres, je le sais, mais est-ce que toute conception stratégique n'est pas un modèle propre à éveiller les idées ? Est-ce que chaque résolution à laquelle s'arrête un grand capitaine dans une situation critique n'est pas un enseignement ? Est-ce qu'en se familiarisant avec les récits historiques, on n'établit pas des rapports réels et vivants non seulement avec les écrivains, mais avec les acteurs mêmes du drame de l'histoire ?

Prokesch l'approuvait. Ayant beaucoup étudié lui-même, il pensait qu'à défaut d'expérience pratique, et en attendant celle-ci, l'application intellectuelle mûrit un homme et le prépare aux grandes tâches.

Reichstadt lui montra des journaux qui, prenant texte des troubles de Pologne, faisaient prévoir un proche soulèvement

— Si une guerre générale éclatait, dit-il, et qu'il me fallût renoncer à la perspective de régner en France, j'aimerais à tirer la Pologne du chaos, à la reconstituer et à devenir son roi. Ainsi serait réparée une des plus grandes injustices du passé.

Le major dit qu'il y avait là en effet une hypothèse à considérer. Encourager l'ambition du prince, était, croyait-il, le meilleur moyen de former son caractère et de le délivrer de l'incertitude.

Au moment de se séparer, ils s'embrassèrent avec effusion. Reichstadt recommanda à son ami, quand il irait en Allemagne, d'y interroger à son sujet l'opinion publique et s'il était utile, de la corriger. Prokesch lui donna une monnaie d'or d'Alexandre, rapportée de son voyage en Grèce. Le jeune homme la suspendit à son cou, comme un présage de grandeur et comme un talisman d'amitié.

CHAPITRE V

MIL HUIT CENT TRENTE

Clément-Wencelas-Lothaire, duc de Portella, prince Metternich, se reposait dans son splendide château de Königswart, près de Marienbad, quand il reçut une dépêche d'Apponyi, son ambassadeur à Paris, annonçant la publication des Ordonnances de Charles X. Il revint aussitôt à Vienne.

Le désastre des Bourbons lui paraissait inévitable. Depuis les élections de 1828, il prévoyait leur chute. En juillet 1829, il écrivait à Apponyi : *Sans l'adoption de deux mesures, la monarchie en France ne peut être sauvée. L'une serait de brider la presse et l'autre de changer le système électoral.* C'est bien ce que tentait Polignac, mais sans les moyens appropriés et d'abord l'appui de troupes sûres, l'armée partie pour Alger, il se lançait dans un coup d'État. C'était trop de témérité. *L'entreprise d'Alger pourra réussir,* disait en juin 1830 le chancelier d'Autriche, *le gouvernement n'en périra pas moins.* Il attendit l'événement avec calme et sans beaucoup de regret.

Il jugeait durement Charles X : *Un vieux fol.* Et Polignac, *un fat absurde.* Il leur reprochait leur projet d'entente avec la Russie, préface à l'écroulement de la Sainte-Alliance et à une révision des traités de 1815. Or la Sainte-Alliance, les traités de 1815, il les considérait comme son œuvre, son triomphe, la pierre d'angle de l'édifice européen et le pivot de sa politique de conservation. Qu'on fit mine d'y toucher l'emplissait de colère.

Son insolent succès, l'exercice depuis quinze ans d'un pouvoir entier l'avaient porté à ce degré d'assurance où l'on n'admet opposition ni critique. Il avait cinquante-sept ans, il était au sommet de son règne. Il avait été gracieux, galant, mondain, souple, beau. Le temps, les affaires l'avaient figé et raidi. Sa figure pâle, où le front se haussait sous les boucles plus rares, ne montrait plus qu'un sourire contraint. Il gardait des manières exquises. Mais se tenant pour supérieur aux hommes et aux faits, il se croyait capable de les toujours manier à son choix. Il ne comptait que sur l'habileté, jointe à la force. Les sentiments, les aspirations des individus et des masses ne lui paraissaient que des moyens momentanés dont on pouvait se servir, s'ils donnaient un secours, mais qu'il fallait étouffer ensuite, parce qu'ils étaient en eux-mêmes un danger.

Du zénith où il se croit monté, il persifle ses pairs et ses contemporains. Capo d'Istria n'est qu'un rêveur niais, Nesselrode un courtier, Canning un sot, Thiers un pauvre acrobate. Seul un grand homme dans ce temps : lui. Qu'il se rende en Italie : *Ma présence, écrit-il, est d'un effet incalculable.* En Allemagne : *Je suis venu à Francfort comme le Messie.* Il répète avec complaisance : *Je suis l'arbitre de tous les intérêts.*

Par cette morgue, et par l'égoïsme, il ressembla à Talleyrand. Mais il était moins cupide. Il avait de l'esprit sous ces mots aigus qui ont fait de l'ex-évêque

d'Autun le prince des cyniques. Il était appliqué, attentif, patient, même laborieux. Son intelligence avait moins de hardiesse et peut-être d'étendue. Mais elle se concentrait davantage. Sa volonté était plus ferme. Il avait, comme son rival français, beaucoup joui du luxe et des femmes. Il n'aimait plus vraiment que la poli-tique. L'Europe était son tapis. Il y jouait avec lenteur une partie qui assurerait l'hégémonie de l'Autriche sur des peuples rentrés dans la servitude, après le bouillonnement de la Révolution.

Son système imposait aux petits États la tutelle des grands. La Prusse, tombée sous son influence au point que Bernstorff ne semblait plus que son lieutenant, muselait la Saxe, comme l'Autriche la Bavière. Un moment on craignit, à Londres et à Paris, qu'il ne songeât à faire de toute l'Allemagne un corps uni où il n'y aurait plus qu'un Empereur et des vassaux. Serrant l'Italie dans un garrot que chaque spasme rendait plus dur, il envoyait pourrir ses patriotes au Spielberg. Lié à la cour de Saint-James qui le pensionnait, il se montrait rogue et défiant envers la France. En elle il voyait toujours l'abcès de l'Europe, qui avait essaimé dans le continent entier des germes d'infection. Tout ce qui venait d'elle lui était suspect. Il l'avait déjà mutilée, il eût voulu la réduire encore.

A l'intérieur de la monarchie, la même surveillance tendait au même équilibre. Chaque peuple gardait son voisin. Des Hongrois casernaient l'Italie, des Italiens la Hongrie, des Croates la Galicie, des Polonais la Bohême. La méthode avait réussi. L'empereur François pouvait dire en frottant ses mains goutteuses : Je n'ai pas besoin d'hommes éclairés, mais de fidèles sujets.

S'étant fait de l'adresse et de la constance une manière de génie, Metternich, par successives ondes, était parvenu à en imposer à tous. A son maître d'abord qui ne voyait plus rien que par ses yeux. lui remettait tout le soin de l'État, n'était plus en somme qu'un mannequin à couronne. Il en imposait aux archiducs, qu'un regard filtré sous ses paupières lentes faisait balbutier. Il en imposait à la cour, aux diplomates étrangers. N'était-il pas le vainqueur de Napoléon, le vengeur de l'ancien ordre social souffleté par les idées françaises, ne représentait-il pas la stabilité, la durée, la force immobile où s'appuieraient en cas de péril les rois secoués ? Je suis, disait-il, le confesseur de tous les cabinets. Je donne l'absolution à celui qui a le moins de péchés et je maintiens ainsi la paix du monde. On l'appelait le cocher de l'Europe. On eût dit qu'il se croyait au pouvoir pour l'éternité. Le général Grizelli lui demandant : Que feriez-vous, prince, si vous ne gouverniez plus ? — Vous admettez là, répliqua Metternich, un cas qui est impossible.

Ces derniers jours de juillet 1810, ceux qui pénétrèrent dans son cabinet de la Chancellerie, le trouvèrent à son ordinaire calme et condescendant. Cette pièce lui ressemblait. Un ordre sec y régnait. Une bibliothèque occupait tout un mur. Sur la cheminée se dressait un petit temple égyptien en granit rose gravé d'hiéroglyphes, don de Méhémet-Ali. Quelques tableaux. Face au fauteuil de Metternich, un portrait en pied de sa femme morte, Antoinette Leykam. En robe blanche, drapée dans un cachemire, une rose dans ses cheveux noirs, elle regardait le bureau du ministre vieilli d'un air étonné. Seule cette effigie semblait vivre dans le salon aux meubles luisants, où pas un livre, pas un dossier ne traînaient, où, par les fenêtres à doubles vitres, glissait une lumière brisée, sans éclat, où ne pénétrait aucun bruit.

Sur sa table, les dépêches de Paris se succédaient. Chaque courrier flattait sa certitude. Charles X peut résister encore. Son abdication ne doit demander que des heures. Qui va lui succéder ? Orléans, le fils d'Égalité ? Il faudra, si l'on peut,

lui barrer la route. Napoléon II ? Metternich l'a dans ses mains et saura l'y garder. Que le fils de l'ennemi rentre aux Tuileries qui l'ont vu naître, c'est la faillite de son système, le désaveu de l'éducation imposée au petit solitaire de Schönbrunn. Quinze années de politique retorse jetées au néant. Avoir abattu le Corse, l'avoir fait si lentement, si cruellement mourir, pour en arriver à couronner son fils, cela ne peut-être, cela ne doit pas même effleurer l'esprit : Metternich a décidé de façon irrévocable qu'il resterait au service de l'Autriche, fantôme en réserve qu'il pourra remuer à l'occasion pour faire peur aux gens de Paris et même aux gens de Londres et de Berlin. La République, alors ? Non. Jamais. Soufflet aux rois. Exemple aux peuples. Pologne, Italie, Pays-Bas entreraient aussitôt en combustion... Reste le petit duc de Bordeaux. Si sa mère, la duchesse de Berry, devient régente, il ne sera pas impossible de peser sur elle, de l'attirer dans l'orbite autrichien. Cette hypothèse plaît à Metternich. Une longue minorité, sans doute coupée de troubles, affaiblirait encore le [monstre français](#).

Ces mêmes jours, Reichstadt se trouvait avec sa mère à Baden, petite station thermale près de Vienne, où Marie-Louise, toujours occupée de sa santé, prenait les eaux. Elle logeait au [Pavillon de Flore](#). Son fils était installé dans une maison qui lui faisait face et qu'on nommait, pour son fronton, le [Temple grec](#). Depuis son retour de Styrie, le prince semblait préoccupé. Il parlait peu. Marie-Louise lui reprochait son apathie. Elle s'étonnait que son fils fût [si peu semblable aux autres jeunes gens](#). En simple habit brun, coiffé d'un feutre noir, et suivi d'un valet, il montait à cheval deux fois par jour, et s'enfonçait dans les méandres boisés de l'Helenenthal. — Ce nom devait réveiller en lui de graves résonances. Il s'asseyait souvent au pied d'un chêne, à l'entrée d'un ravin, lisait et songeait. A ceux qui l'approchèrent alors, il donna une impression de tristesse et de désœuvrement.

Soudain, les journaux lui apprennent les événements de Paris. Il est saisi d'une agitation qu'il essaie de cacher, mais qui ne lui permet pas de demeurer en place, et qui, pendant plusieurs nuits, lui ôte le sommeil. Les nouvelles se précisent. Nul à présent n'en peut douter : la France encore une fois est en révolution, Avidé de détails, Reichstadt presse sa mère de rentrer à Vienne.

Il a jusqu'ici respecté dans les Bourbons de la branche aînée un principe dont, à l'exemple même de son père, il reconnaissait la force. La légitimité avait sa grandeur. Elle pouvait balancer la gloire, Mais Charles X renversé, quel droit avait Louis-Philippe, cadet tortueux, à devenir roi ? Si, écartant le duc de Bordeaux, il s'était emparé du trône par surprise, il ne pourrait s'y maintenir. Sans base historique, ni éclat militaire, mal vu du peuple, méprisé de l'Europe, il s'effondrerait à son tour. Un seul gouvernement alors serait viable l'Empire. L'heure de Reichstadt sonnerait. La Sainte-Alliance aurait beau lui faire grise mine. Effrayée, elle céderait. Napoléon II renouerait la tradition d'autorité nationale et reprendrait aux Tuileries la place de Napoléon Ier.

Il était à Schönbrunn quand on lui annonça Prokesch. Le major avait connu à Zurich les journées de juillet. Lui aussi, tout de suite, eut la pensée que pour Reichstadt une porte s'ouvrait, et sur les plus hautes espérances. Autour de lui en Suisse, on ne parlait que d'une restauration bonapartiste.

Le prince, qui se trouvait avec Foresti, se montra réservé. Le comte Maurice parut peu après. On parla de la maison militaire du prince, dont Metternich à présent arrêtait la liste. Dietrichstein blâma les choix du chancelier. Le général Hartmann, le capitaine Moll et le capitaine Standeïski pouvaient être des officiers capables. Mais ils ignoraient tout du prince, qui ne se sentirait pas en communauté de pensée ni de goûts avec eux. Reichstadt avait insisté pour que Prokesch fût attaché à sa personne. Il avait fait agir son gouverneur et Marie-Louise. Ces démarches avaient échoué. Metternich raya le nom de Prokesch **parce que**, confia-t-il à Gentz, **il mettait dans la cervelle du prince des projets trop vastes**. Il faisait ainsi allusion à l'idée de régner en Grèce. Il habilla son refus d'un prétexte courtois, disant qu'il réservait l'officier-diplomate pour d'autres missions : **J'en ai besoin pour moi-même**. Reichstadt fut désolé, mais n'en laissa rien voir.

Dietrichstein et Foresti les laissèrent. Dès que la porte fut refermée, le prince se jeta dans les bras de son ami. Que savait-il du nouveau régime français ? Quel contre-coup croyait-il que ce changement aurait pour lui ? Ils avaient prévu dans leurs entretiens de Gratz la fin de la Restauration. Mais elle s'était produite beaucoup plus tôt qu'ils ne s'y attendaient. Trop tôt sans doute. Cependant le principal obstacle qui s'opposait aux ambitions de Reichstadt avait disparu ; Quelle conduite devrait-il adopter désormais pour profiter de mouvements qui d'un jour à l'autre pouvaient se produire ?

— Tel que vous me voyez aujourd'hui, suis-je vraiment digne du trône de mon père ? Suis-je capable de repousser loin de moi l'intrigue, le mensonge ? Suis-je capable d'agir ? Ne me laisserai-je pas prendre à l'improviste quand viendra l'heure décisive ?

Prokesch dit que, si menacé que parût dès ses premiers jours, le gouvernement orléaniste, il durerait pourtant assez pour permettre à Reichstadt d'arriver à la maturité. On ne devait point regretter l'avènement de Louis-Philippe, mais y voir une transition nécessaire.

Le jeune homme parut rassuré. Cependant bientôt un nouveau scrupule vint l'assombrir.

— Répondez, mon ami, dit-il avec feu, à cette question qui est pour moi d'une importance capitale en ce moment. Que pense-t-on de moi dans le monde ? Me reconnaît-on dans cette caricature que font de moi tant de feuilles, qui s'évertuent à me représenter comme un être à l'intelligence inerte et comme atrophiée à demi par l'éducation ?

Toujours cette crainte, née en lui depuis sa lecture du poème de Barthélemy et qui succédait à ses plus impatients désirs.

— Tranquillisez-vous, monseigneur, répondit Prokesch, Ne paraissez-vous pas tous les jours en public ? Ceux-là même qui sont le moins au courant des faits peuvent-ils vous voir et ajouter foi à de pareilles fables, inventées par des charlatans ?

Il ajouta qu'en Suisse, en Allemagne, il n'avait entendu prononcer son nom qu'avec sympathie. Le fameux historien Rotteck, à Fribourg, lui avait déclaré que le fils de Napoléon était **le seul gage de stabilité pour la France et de paix pour l'Europe**.

Reichstadt écoutait Prokesch avec plaisir. Toutefois il revint bientôt sur l'entourage que lui imposait le chancelier :

— Je ne vous aurai pas près de moi, dit-il avec un soupir, Metternich l'a refusé à ma mère...

Puis il se redressa de toute sa taille et, le regard dur, il ajouta entre ses dents :

— Un temps viendra pourtant où il faudra bien compter avec ma volonté !

Il consulta le major sur le projet de l'empereur François de l'établir à Prague avec sa maison, pour le former, près de la troupe, au métier militaire. Il partirait du meilleur gré.

— Il faut, dit-il, que je voie et sois vu ; les stations thermales de la Bohême attirent du monde de tous les points de l'Europe ; ces personnes viendront aussi à Prague.

Prokesch fut d'un tout autre avis. Mieux valait pour le prince demeurer à Vienne. A Prague il serait isolé, on l'oublierait. Il avait intérêt à rester à la cour, à garder l'audience intime de l'Empereur, à pratiquer les milieux diplomatiques, à attirer même chez lui, pour des réunions intimes, dès qu'il aurait un train indépendant, les hommes en vue de l'Autriche et les étrangers de distinction.

— C'est le meilleur moyen, dit-il, de vous faire apprécier. Reichstadt en tomba d'accord.

Quoique Metternich vit d'un œil soupçonneux son assiduité près du prince, Prokesch, s'attachant de plus en plus à lui, venait le voir presque chaque jour. Souvent ils se rencontraient pour une longue promenade au Prater ou au Volksgarten. L'influence du major équilibrait l'esprit du jeune homme. Il calmait ses appréhensions, lui donnait confiance en soi. C'était le premier, le plus important service qu'il pût lui rendre. L'inquiétude, ce mal du siècle, dont les grands esprits, en France et en Allemagne, avaient mesuré la fièvre, il en était plus que tout autre atteint.

— Comment espérer, demandait-il à son ami, de me trouver au niveau des circonstances extraordinaires qui dominent l'univers dans l'époque actuelle ? Quel malheur pour moi, si je me trouvais aujourd'hui sur un trône Dans ce moment la flatterie et le monde pourraient facilement s'emparer de mes passions et les maîtriser... et j'ignore absolument ce que je saurais être dans l'action... Les travaux, la réflexion, le temps et surtout l'expérience peuvent seuls m'apprendre si j'ai le droit de compter sur mes facultés.

Autour de lui, on parlait d'une guerre possible contre la France, si elle s'avisait de propager la révolution dans les pays voisins. Les officiers préparaient leurs équipements. Les gazettes publiaient des articles belliqueux. Si l'Autriche en venait à cette folie, Reichstadt se demandait avec angoisse quel parti il serait obligé de prendre.

— Être militaire et rester inactif quand tout s'ébranle autour de moi, ce serait une situation affreuse ; d'un autre côté, si je m'associais à une guerre contre la France, que penserait-on de moi ? Je sais bien que la victoire seule décide de l'opinion des hommes... Le succès est la condition essentielle de la popularité aussi bien que de la gloire... Je ne porterais les armes que dans le cas où la France attaquerait l'Autriche je devrais alors défendre ma patrie adoptive...

Un instant après, il ajoutait, ému aux larmes :

— Et cependant le testament de mon père me dicte un devoir qui dirigera les actions de ma vie !

Tirée par deux univers, sa pensée allait de l'un à l'autre, avec des heurts pénibles et violents. Fils de soldat, il n'était lui-même qu'un champ de bataille, où deux races combattaient. Mais la plus forte finirait par surmonter l'autre. Prokesch, sans y paraître, l'aidait à dégager ses sources profondes, à se reconnaître, à préparer le choix d'où dépendrait l'avenir. Au contact de cet esprit que la guerre, les voyages, les négociations, avaient chargé d'expérience, Reichstadt éprouvait une véritable fièvre d'action. Dans sa chambre de Schönbrunn, il lisait fort tard dans la nuit des ouvrages d'économie, de politique, de stratégie, il étudiait l'histoire, tachant de combler ses lacunes. Il lui fallait rattraper des années qu'il trouvait aujourd'hui molles et vides. Il emmagasinait le savoir avec une sorte d'emportement. Le travail, au reste, le calmait. Il s'assurait dans son maintien, ses paroles, il redevenait gai. Son humeur s'égalisait. Quand il avait quelque pique avec le comte Maurice, qui, pour le surveiller d'un peu moins près, le morigénait encore, Prokesch l'exhortait à garder patience. Aigri par sa faible santé, Dietrichstein reprochait à son pupille des fautes vénielles :

Laissez donc, écrivait le major dans un de ces billets, que, lorsqu'ils ne devaient point se voir, ils échangeaient presque chaque jour, laissez donc D... amasser sur vous le blâme, dans le feu de son affection puérilement inquiète ! Il a de bonnes intentions, mais il est vrai qu'il lui arrive parfois de donner aux choses une importance qu'elles n'ont pas. Les principaux motifs de ses gronderies sont : une imitation poussée trop loin, à son gré, dans le vêtement, la tenue, la conduite, etc., des jeunes gens de la société ; pas assez de prudence dans le langage ; pas assez de dignité, etc. Il trouve que le fils de Napoléon ne se voit pas assez en vous, qu'il ne se montre pas, la tête haute, à chaque instant. Vous connaissez ses désirs et sa crainte, vous en savez donc assez pour comprendre son affection, même à travers le blâme.

Qu'il montrât donc plus de souplesse, qu'il n'usât pas trop de cet esprit de contradiction qui jetait Dietrichstein hors des gonds. Il devait apprendre à supporter l'injustice. Ainsi seulement, deviendrait-il un homme et un chef. Reichstadt acceptait ses amicales réprimandes, d'un cœur obéissant. Rebelle envers ses éducateurs, il se soumettait aux avis de Prokesch. Il le sentait acquis non seulement à sa cause, mais à sa personne, à ce qu'il était, avec ses pouvoirs et ses manques. Il était sûr de sa sincérité.

Le major lui rapportait ce que par son ami Gentz, bras droit de Metternich, il pouvait saisir des projets et des dispositions du chancelier. Metternich n'avait point pleuré sur la ruine de la monarchie légitime en France ; toutefois il en mesurait à présent les conséquences. L'Allemagne, l'Italie, touchées d'un premier frisson, s'éveillaient. Si un régime stable ne se fondait au plus tôt à Paris, on pouvait craindre que la révolution de proche en proche, ne gagnât tout le continent. Mais quel régime ? Celui qu'édifiait à grand'peine en ce moment Louis-Philippe ? Metternich détestait ce coucou royal, capable selon lui, pour se maintenir au nid usurpé, d'embraser l'Europe. Pourtant puisqu'on ne voulait ni de la République, ni de Napoléon II, que le duc de Bordeaux pour longtemps semblait impossible, il faudrait, en le menaçant pour le rendre sage, en lui montrant sa faiblesse, en l'humiliant, l'accepter.

Le trône du 9 août, écrivait Metternich, est-il dans de bonnes conditions de vitalité ? Evidemment non. De la République, il n'a pas la force populaire, quelque brutale que soit cette force. De l'Empire il n'a pas la gloire militaire, le

génie et le bras de Napoléon. Des Bourbons il n'a pas l'appui de la légitimité. Le trône de /810 est quelque chose d'hybride... Condamné à flotter entre deux réalités, la Monarchie et la République, Louis-Philippe se trouve dans le vide, car le mensonge c'est le vide. Une difficulté insurmontable pour le roi résulte de la nécessité où il s'est mis de vivre dans les conditions de la mort.

Vis-à-vis du **roi des barricades** Metternich allait suivre une politique cauteleuse et dure, le reconnaître avec réticence, mais l'effrayer en laissant entendre que s'il ne rétablissait pas l'ordre en France et ne s'opposait pas à la propagande révolutionnaire en Belgique et en Italie, on le dissiperait comme une ombre en lâchant sur lui le fils de Napoléon. Pareil épouvantail le ferait rentrer sous terre et l'asservirait aux volontés de Vienne.

A la fin d'août, le général Balard, ambassadeur extraordinaire de Louis-Philippe, vint à Vienne notifier l'avènement du roi des Français. Metternich fut de glace, Il savait que Belliard, avec le maréchal Maison et d'autres généraux, avaient signé secrètement quelques semaines plus tôt, un manifeste où ils s'engageaient, si le duc de Reichstadt paraissait à la frontière, à le conduire en triomphe à Paris. Le chancelier lui dit que l'Autriche admettrait le nouveau régime, à la condition expresse qu'il ne troublât pas l'harmonie de l'Europe. Dans une autre audience, il se montra presque menaçant :

— L'Empereur abhorre ce qui vient de se passer en France... Le sentiment profond, irrésistible, de l'Empereur est que l'ordre de choses actuel ne peut pas durer... Que votre gouvernement se soutienne, qu'il avance sur une ligne pratique, nous ne demandons pas mieux...

Et il ajouta : comme il reconduisait l'ambassadeur :

— Jamais nous ne souffrirons d'empiètement de sa part. Il nous trouvera, nous et l'Europe, partout où il exercerait un système de propagande.

Belliard partit pour Paris sous cette mercuriale. Il avait demandé à voir le duc de Reichstadt : Metternich répondit par un refus.

D'ailleurs le jeune homme, qui ignorait les sentiments vrais de Belliard, eût lui-même décliné l'entrevue. Quand il apprit la demande du général, il dit avec colère à Prokesch :

— Que pouvait avoir à faire avec moi l'ambassadeur de Louis-Philippe ? Me demander mon adhésion à ce qui s'est passé à Paris ?

Il ne savait pas, il ne sut jamais sans doute. — Metternich filtrant dans les journaux les nouvelles, et le prince, à Vienne ou à Schönbrunn, ne voyant que peu de gens, qu'encore la peur bridait — il ne sut jamais qu'à ce moment même, Paris, surpris et déçu par l'intrigue orléanaise, s'était tourné vers l'héritier de l'Empereur. Dans ces premiers jours d'août, où Louis-Philippe allongeait les mains vers la couronne vide, la capitale avait été soulevée par une explosion bonapartiste. Les portraits de Napoléon et du Roi de Rome s'étaient à toutes les vitrines. Dans les carrefours, des musiciens ambulants chantaient des complaintes où revivaient la gloire du père, le malheur du fils, et dont le dernier couplet annonçait le retour de Napoléon II. Une profusion d'objets familiers, à leur chiffre ou à leur image, assiettes, couverts, gobelets, pipes, couteaux, mouchoirs, inondait les éventaires. Dans les théâtres, des pièces de circonstance évoquaient Waterloo, Sainte-Hélène. Les salles, debout, criaient : **Vive l'Empereur !** L'armée, autour du drapeau tricolore ressuscité, veillait frémissante. Chaque régiment tenait prêtes des aigles.

Il ne s'était pas trompé, le vaincu endormi sous les saules de la vallée du Géranium. Mort, il recommençait la conquête du monde. Son ombre, échappée au filet des méridiens et des tropiques, était revenue dominer les horizons d'Europe. Après le retour de l'île d'Elbe, il y avait ainsi le retour de Sainte-Hélène. Et ce retour était invincible, parce qu'il n'y a point de défense contre les sortilèges de l'esprit. Les peuples à la veillée, répétaient son nom : par un étonnant mirage, ils y voyaient l'enseigne de la liberté. Les écrivains, les poètes saluaient le héros. Les plus pauvres maisons plaçaient son image, enluminée et grossière, sur leur mur de chaux, près du chapelet qu'ont tenu les mains des morts. Sa gloire, comme un flot montant, léchait la base des monarchies décrépites. Elles y fondaient. Les rois semblaient des enfants éperdus devant la marée de ce prestige. Ils couraient sur leurs monts de sable, haussaient leurs remparts, calfataient leurs digues. Se riant d'eux, la vague montait.

Aux premiers jours de septembre, Reichstadt partit avec la cour pour assister en Hongrie au couronnement du prince héritier Ferdinand. A Presbourg, il écrivit à Prokesch que pendant les fêtes, à plusieurs reprises, se trouvant seul avec son grand-père, il lui parla des événements de France. L'Empereur, livré à sa seule affection par l'absence de Metternich, dit au jeune homme qu'ils influeraient peut-être sur sa destinée. Pour lui, si le peuple français demandait son petit-fils, il ne s'opposerait pas à son retour à Paris. Reichstadt sentit gonfler ses espérances. De retour à Vienne, il sut que Metternich à qui certains, parlant de la révolution qui venait d'éclater en Belgique, proposaient de placer Reichstadt à la tête du nouvel Etat, avait tranché avec un dédaigneux sourire :

— Une fois pour toutes exclu de tous les trônes

L'avaient entendu Prokesch et la comtesse Molly Zichy — malveillante, et qui appelait le fils de Napoléon *un bâtard*.

Il haussa l'épaule et parut indifférent. Sa destinée, pensait-il, tôt ou tard, emporterait les digues où on l'enfermait. Un jour viendrait où, las des troubles qui, secouant la France déçue, ne laisseraient nul repos à l'Europe, l'empereur François imposerait sa volonté et permettrait à son petit-fils de reconquérir son héritage. Il apparaîtrait un matin à l'Est, escorté par quelques compagnons de son père, et la nation se lèverait pour l'accueillir, pour l'embrasser, pour courir sur ses pas. Louis-Philippe enverrait des régiments pour l'arrêter, mais il ferait comme Napoléon sur la route de Grenoble. Il leur montrerait sa poitrine ; ils baisseraient leurs fusils et l'abriteraient sous leurs drapeaux. L'ombre de Sainte-Hélène l'accompagnerait, mouvante et vengeresse. A son passage, les vieux soldats mordant leur moustache, les jeunes gens, ses frères de berceau, se joindraient au cortège du fils de Napoléon. L'Aigle avait mis vingt jours pour voler du golfe Juan au clocher de Notre-Dame. Il en faudrait moins à l'Aiglon. Paris ne l'attendrait pas. Il éclaterait dans un ouragan de colère où s'évanouirait l'usurpateur.

Reichstadt se voyait remontant le grand escalier des Tuileries, saisissant de nouveau cette rampe à laquelle, enfant, on avait dû l'arracher. Il porterait l'uniforme français. Les dignitaires de l'Empire, les serviteurs de Sainte-Hélène feraient la haie. Et autour du palais, incendié de lumières, monterait du peuple et de l'armée un rugissement de joie qui ferait tressaillir au delà des mers, dans sa tombe froide, le cœur du banni. Élans d'espérance que suivait toujours un accès

de pessimisme. Il était au sommet de la vague ou dans son creux. L'attente rongait cette jeunesse brûlée par la solitude et qui, à tout moment, fracassait ses envolées contre les plafonds des palais d'Autriche. Il souffrait de sa vie lente, des petites vexations auxquelles parfois ses imprudences l'exposaient. Ainsi, on le tançait pour avoir trop ouvertement montré son antipathie contre la Prusse. Le souvenir de Waterloo lui faisait détester les compatriotes de Blücher, en qui, de surplus, il voyait les ennemis-nés de l'Autriche. Un jour à Schönbrunn, une audience lui ayant été demandée pour deux officiers prussiens de passage à Vienne, il alla brusquement dans l'antichambre, les vit qui s'inclinaient, ne leur répondit pas, descendit le perron et sauta à cheval.

Avec quelques amis, il avait soupé trop gaiement chez lui. Il apprit le lendemain que son service de bouche était supprimé et qu'il devrait désormais prendre tous ses repas à la table frugale de son grand-père.

Serait-il donc toujours traité en enfant ? Voulait-on l'abaisser encore, après l'avoir déjà placé si bas, le réduire à n'être qu'un Auguste ballotté dans les eaux bourbeuses de Metternich ? Qu'on prit garde ! Prince français, il ne laisserait pas déshonorer son titre. Qu'on lui fit les chaînes trop lourdes, il les briserait.

Prince français... Ce qu'il y avait d'autrichien en lui se diluait peu à peu, passait aux plans seconds de l'âme. Devenir un grand capitaine au service des Habsbourgs, il y avait pensé jadis ; à présent il rejetait cette idée. Le sang des Bonaparte remontait en lui, exigeant et fort. Il voulait reprendre la trace de son père, il voulait régner. Son orgueil, jamais dompté, repoussait tout à coup en rameaux hautains. Il disait à Prokesch :

— Je remplirai mon destin, quoi qu'il m'en coûte, et jusqu'où il voudra me porter. Mon père est mort sur son rocher en me léguant son œuvre à rétablir et son souvenir à venger.

Plus d'une fois son ami lui trouva dans les mains le testament de Napoléon, dont il pesait, méditait les moindres mots. Il relisait le Mémorial, se pénétrait de son esprit, en faisait son évangile. Prokesch a souvent été effrayé du feu de son regard, de ce choc incessant d'idées qui usait sa frêle enveloppe, de ce duel entre ses deux natures dont l'une ne pouvait tuer l'autre qu'avec une perte terrible de substance. Il essayait de le détendre, lui prêchait la modération. Reichstadt s'emportait, révolté contre un compromis qui, disait-il, lui bouchait les issues. Attendre l'avenir quand le présent se refuse, n'est-ce pas duperie ? L'inaction le rongait. Mais quelle action entreprendre ? Il cherchait **dans le ciel sombre une éclaircie**. Et le ciel demeurait lourd, sans rayon, muet. Devait-il s'appliquer l'antique parole : u Le vent souffle où il lui plaît, tu en entends le son, mais tu ne saurais dire d'où il vient ni où il va. Ainsi est tout ce qui naît de l'esprit ? n Fallait-il s'abandonner, se laisser aller au cours de l'air comme l'oiseau fatigué que le nuage emporte ? Où le conduirait ce souffle inconnu ? Sur le rivage de la Seine ou au caveau funéraire des Capucins ?

Les ternes réunions de famille lui pèsent plus qu'elles ne le distraient. Pourtant l'ennui, le découragement chez lui ne durent pas. Sa nature active repousse soudain les cendres et jaillit dès qu'un événement lui rend espoir. La Pologne — cette Pologne en faveur de qui même un cynique comme Talleyrand semblait s'émouvoir — s'est soulevée. A Varsovie, un officier français, suivi d'une foule immense, a galopé par les rues, criant : **Vive Napoléon II, roi de Pologne !** A Vienne les cercles galiciens s'émeuvent. La princesse Grasalkovitch, née Esterhazy, femme spirituelle et courageuse, ose en parler jusque devant

Metternich. Reichstadt en est informé par Prokesch. Une nouvelle illusion l'anime. Si, en attendant de régner en France, il courait à Varsovie et aidait ce peuple martyr à retrouver son nom de nation ! Il ne peut, malgré son vœu de secret, se tenir d'en parler à Obenaus :

— Je me regarde souvent dans la glace, lui dit-il, et je pense : cette tête a déjà porté une couronne... Si les Polonais m'élisent pour leur roi, je tiendrais la balance entre la Russie et l'Autriche.

Obenaus, soumis aux directions du chancelier, secoue la tête, répond à son élève qu'il est trop jeune encore et doit laisser agir le temps. Reichstadt retombe dans un triste silence.

A la dérobée, il part, pour de longues promenades à pied ou des courses à cheval d'où il revient, exténué. Dietrichstein et Prokesch s'en inquiètent. Souvent il tousse. Il a été un enfant sain et vigoureux. Mais il a grandi trop vite — onze centimètres en une année. Ses membres restent grêles et sa poitrine étroite. Depuis l'âge de quinze ans, ses doigts jaunissent à certains moments, surtout par temps humide. Cette particularité le préoccupe. Il frotte souvent ses mains pour rétablir la circulation.

La puberté aussi l'a troublé et fatigué. Il a peu d'appétit, digère mal, souffre de fréquents maux de gorge. Dans l'été de 1827, à Baden, il avait été pris de malaise à la table impériale. Il se plaignait d'éblouissements et d'une extrême lassitude. Il demeura au lit plusieurs jours. Le docteur Staudenheim qui le soignait, lui trouvait [une tendance scrofuleuse et une prédisposition à la phtisie de la trachée](#). Il ordonna des bains froids malgré l'opposition du chirurgien ordinaire Herpex. Le traitement parut réussir ; on dut l'interrompre à l'hiver. Le prince souffrit alors d'une bronchite. Staudenheim le guérit, mais l'invita à montrer dans l'avenir beaucoup de prudence. Il devait prendre une nourriture plus fortifiante, renoncer pour un temps à la danse et à l'escrime, exercices jugés trop violents. Le cheval et la nage lui restaient permis, sans abus. Il ne sortirait pas par la pluie ou par le froid.

Reichstadt se soumit mal à ces prescriptions. Il se sentait fort, disait-il. Il éprouvait un besoin intense d'air et de mouvement. L'effort physique lui rendait la paix de l'esprit. [Veut-on, répétait-il, que je vive en vieillard ?](#)

L'Empereur décida que pour lui éviter toute fatigue, il ne ferait pas son entrée dans le monde à dix-huit ans, comme il était d'usage pour les princes de sa Maison. On attendrait qu'il se fût fortifié. Reichstadt s'en montra dépité. Mais le dépit tourna au chagrin quand il sut qu'il ne pourrait aborder le métier militaire que lorsqu'il serait parfaitement rétabli.

A Staudenheim, mort en mai 1830, succéda, comme médecin ordinaire, le docteur Jean Malfatti de Montereccio. Un Italien de cinquante-cinq ans, fort laid, aux yeux de magnétiseur. Il était aimable, parlait d'abondance, et point en pédant. Il avait fait ses études à Bologne, mais fixé de bonne heure à Vienne, il y était devenu la coqueluche de la société. Son agilité de mots, la courtoisie de ses remèdes l'avaient mis à la mode.

Il vit moins clair que Staudenheim dans le cas assez complexe, mais sans danger encore, de Reichstadt. Abandonnant les soins anciens, il s'employa d'abord à combattre chez le prince un léger herpès, peut-être hérité de son père. Il lui fit prendre des [bains muriatiques](#) et boire de l'eau de Seltz coupée de lait. Il croyait sa poitrine menacée, mais aussi son foie, toujours par hérédité. Cette idée le

dominait. Reichstadt espérait commencer son service actif à l'automne. Le médecin s'opposa, avec raison, dans un mémoire à l'Empereur, à ce changement de vie. Dans l'état de croissance excessive, disait-il, en disproportion avec son développement organique, toute maladie accessoire peut devenir périlleuse, soit dans le présent, soit dans l'avenir. Le Prince devra éviter avec le plus grand soin tout effort, surtout de voix, et les alternatives brusques du chaud et du froid.

Au désespoir du jeune homme, son entrée au régiment fut ajournée à six mois.

L'ancien roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, réfugié aux Etats-Unis, avait protesté publiquement contre l'usurpation de Louis-Philippe. De sa fastueuse résidence de Point-Breeze, le 9 octobre 1830, il écrivit deux lettres, la première à l'empereur François, la seconde à Metternich, qui furent remises à ce dernier par le fils de Fouché, le comte Athanase d'Otrante, secrétaire à la légation de Suède.

Joseph disait à l'Empereur :

Sire, si vous me confiez le fils de mon frère, celui que, sur son lit de mort, il a déclaré devoir suivre mes avis en rentrant en France, je garantis le succès de l'entreprise. Seul, avec une écharpe tricolore, Napoléon II sera proclamé.

La lettre adressée à Metternich, plus explicite, ramassait en un faisceau les raisons qui s'élevaient en faveur du retour en France du duc de Reichstadt. Napoléon II empêcherait les ferments républicains de se développer en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne. Empereur des Français, il serait par son cœur, par son intérêt politique, attaché à l'Autriche, sa seule alliée sur le continent...

Les branches de la maison d'Espagne et de Naples, ajoutait Joseph Bonaparte, ne pourraient en rien s'opposer aux cabinets de France et d'Autriche, ainsi réunis. L'Italie resterait dans le devoir. L'Allemagne n'aurait aucun sujet de trouble. Le nouveau roi d'Angleterre serait heureux, par la reconnaissance de Napoléon II, d'effacer la honte dont le cabinet de son pays s'est couvert par sa conduite envers Napoléon mourant. Le successeur d'Alexandre ne peut pas ignorer les regrets que, sur la fin de sa vie, ce prince a donné du système qui l'avait porté à rappeler les Bourbons en France. La Prusse ne peut pas désirer une révolution nouvelle en France, elle doit savoir qu'elle serait la première à en ressentir les effets, et les autres puissances doivent se rappeler sa conduite dans la première guerre de la Révolution. Que puis-je dire que vous ne sachiez mille fois mieux qu'un solitaire vivant au fond d'une retraite ? Mais ce que je connais peut-être mieux que qui que ce soit, ce sont les dispositions du peuple français.

Le comte d'Otrante ne se borna pas à remettre ces lettres à Metternich. Il eut avec le chancelier plusieurs entretiens, où, parlant au nom de la famille de Napoléon et du parti bonapartiste, il s'engagea à fournir à l'Autriche, si elle rendait sa liberté au duc de Reichstadt, toutes garanties d'ordre, de paix durable, de stabilité. Il soumit même au chancelier un projet de constitution pour l'Empire restauré.

A lui, comme à d'autres émissaires qu'il écouta avec patience, Metternich répondit, olympien, que ces propositions ne sauraient conduire à aucun résultat pratique :

— Au bout de six mois, déclara-t-il, le duc de Reichstadt se trouverait entouré d'ambitions, d'exigences, de ressentiments, de haines, de complications. Il se trouverait au bord d'un abîme. L'empereur François tient trop à ses principes et à ses devoirs envers les peuples, aussi bien qu'au bonheur de son petit-fils, pour jamais se prêter à de pareilles combinaisons. Du reste, vous vous abusez entièrement sur l'issue de votre entreprise. Faire du bonapartisme sans Bonaparte n'a pas de sens.

Bonaparte lui-même, demandait Metternich, pourrait-il accomplir quoi que ce fût dans cette orageuse cohue dont la vanité ne laisse pas intactes, durant vingt-quatre heures, les plus hautes réputations, où toute renommée est la risée de la presse ?... Napoléon avait reconstruit la nouvelle société avec les débris de l'ancienne. La France met sa gloire à réduire en poussière jusqu'aux débris qui jonchent son sol. C'est là sa spécialité... Les hommes supérieurs se continuent rarement dans leurs héritiers. Ils ont sur la société une grande influence, mais ils n'y sont que de rares accidents...

A Joseph même, Metternich ne fait pas l'honneur d'une réponse. Lucien Bonaparte ayant demandé à deux reprises un passeport pour venir à Vienne l'entretenir des intérêts de son neveu, se le vit refuser, sous prétexte qu'il était interdit aux membres de la famille Bonaparte de changer de résidence sans l'agrément des cabinets européens.

Un soir de novembre, Reichstadt quitta son appartement de la Hofburg, pour se rendre chez Obenaus qu'il voulait consulter sur certains points d'histoire. Entrant chez son professeur, le prince fut arrêté près du seuil par une femme enveloppée dans un carrick écossais. Elle semblait belle et jeune, mais la faible clarté de la lampe suspendue dans le vestibule ne laissait pas distinguer ses traits. L'inconnue, sans parler, lui saisit la main et la baisa.

A ce moment Obenaus ouvrit sa porte.

— Que faites-vous, madame ? s'écria-t-il d'un ton rude.

L'étrangère répondit avec une sorte d'exaltation :

— Qui pourrait m'empêcher de rendre hommage au fils de mon Empereur ?

— Qui êtes-vous, madame ? demanda le duc.

— Je suis votre cousine, Napoléone Camerata.

Troublé, hésitant, il la salua sans mot dire et monta le degré, au haut duquel se tenait Obenaus. La jeune femme le regarda encore, puis partit, rapide, et se perdit dans la nuit.

— Camerata, dit le prince à son maître, je ne connais pas ce nom...

Obenaus dit qu'il venait de voir sans doute la fille d'Élisa Baciocchi, sa cousine germaine. Elle passait pour un peu folle. Il affecta de n'attacher aucune importance à l'incident et fit dériver l'entretien.

Napoléone Camerata était une créature aventureuse et singulière. Tout enfant, assistant au petit déjeuner de l'Empereur, qui, avant d'avoir un fils, s'amusait souvent à y convier ses neveux, elle tenait tête à Napoléon.

Dans sa plus belle robe, elle se tenait droit devant son assiette, en face de l'Empereur. Il lui avait dit pour la taquiner :

— Mademoiselle, j'ai appris de belles choses. Vous avez p... au lit cette nuit !

La petite s'était levée aussitôt.

— Mon oncle, si vous n'avez que des bêtises à dire, je m'en vais.

L'Empereur riait à s'étrangler. Mais il eut toutes les peines du monde à faire rasseoir sa nièce et à l'apaiser.

Ce caractère s'était accentué avec l'âge. Mariée au comte Camerata, de qui elle vivait séparée, après en avoir eu un fils, excentrique de goûts, elle menait une existence d'amazone, faisait des armes chaque jour, tirait au pistolet avec une justesse renommée et montait les chevaux les plus durs sur une selle de jockey. Elle portait des vêtements de coupe masculine et toujours, à la ceinture, aux poignets, des rubans tricolores. Elle ressemblait beaucoup à l'Empereur. Depuis des années, elle pensait à son cousin. Elle s'était vouée à sa cause, ne pouvait croire que son malheur fût sans retour.

Qu'était-il pourtant, ce fils de Napoléon élevé par les ennemis de son père ? On en parlait de façon si décevante. Les diplomates le disaient sans énergie, sans savoir, heureux de l'obscurité qui l'enlisait. Était-ce vrai ? Avait-il oublié son origine ? Sous son uniforme blanc, quelle était la nation de son cœur ? Elle résolut d'aller à Vienne, de le voir, de lui parler, de ranimer en lui, si elle n'était pas tout à fait morte, la flamme dont, elle, elle brûlait.

Elle demanda à Rome et obtint sans peine, car nul ne lui croyait de visées, un passeport pour Vienne, par Venise et Trieste. Elle voyagea ouvertement sous son nom, vit à Trieste Caroline Murat et, arrivée à Vienne, descendit à l'Hôtel du Cygne, Karthnerstrasse. Elle ne vit personne de la société, où pourtant elle avait des alliances. Elle passa des heures au Prater ; elle savait que le prince s'y promenait chaque matin. Elle le rencontra deux fois, le suivit, émue par sa haute mine. Mais elle n'osa l'aborder dans un lieu si public. Le 14 novembre enfin, se décidant, elle l'attendit sous la pluie, devant la Hofburg, et quand il parut, courut derrière lui pour le rejoindre devant la porte d'Obenaus.

Reichstadt revenu chez lui, réfléchit à cette rencontre. Que lui voulait cette parente tombée du ciel ? Il avait, on le sait, peu de regard pour les Bonaparte. Le ton hardi de la comtesse l'avait choqué... Les jours d'après, il ne la revit pas. Il l'oublia, n'en parla même pas à Prokesch.

Le 24 novembre, une lettre lui fut apportée à la Burg par le domestique d'Obenaus. Il brisa le cachet, vit une nerveuse écriture

Vienne, 17 novembre 1830.

Prince,

Je vous écris pour la troisième fois ; dites-moi si vous avez reçu mes lettres et si vous voulez agir en archiduc autrichien ou en prince français : dans le premier cas, donnez mes lettres ; en me perdant vous acquerrez une position plus élevée, et cet acte de dévouement vous sera attribué à gloire, mais si, au contraire, vous voulez profiter de mes avis, si vous agissez en homme, vous verrez combien les obstacles cèdent devant une volonté calme et forte : vous

trouverez mille moyens de me parler que seule, je ne puis embrasser. Vous ne pouvez avoir d'espoir qu'en vous. Que l'idée de vous confier à quelqu'un ne se présente même pas à votre esprit. Sachez que si je demandais à vous voir, même devant cent témoins, ma demande serait refusée, sachez que vous êtes mort pour tout ce qui est français, pour votre famille. Au nom des horribles tourments auxquels les rois de l'Europe ont condamné votre père, en pensant à cette agonie de banni par laquelle ils lui ont fait expier le crime d'avoir été trop généreux envers eux, songez que vous êtes son fils, que ses regards mourants se sont arrêtés sur votre image : pénétrez-vous de tant d'horreur et ne leur imposez d'autre supplice que de vous voir assis sur le trône de France. Profitez de ce moment, prince... J'ai peut-être trop dit, mon sort est entre vos mains, et je puis vous dire que si vous vous servez de mes lettres pour me perdre, l'idée de votre lâcheté me fera plus souffrir que tout ce qu'on pourrait me faire endurer.

L'homme qui vous remettra cette lettre se chargera aussi de votre réponse ; si vous avez de l'honneur, vous ne m'en refuserez pas une.

NAPOLÉONE C. CAMERATA.

Cette fois le jeune homme fut touché. Cet appel romanesque secouait les replis de son âme. Il vit la France où tant d'amis inconnus s'abordaient en murmurant son nom comme un Sésame. Il crut entendre son père lui demander combien de temps encore il pourrait vivre entre ses bourreaux.

Son premier mouvement fut de donner rendez-vous à la comtesse. Puis sa méfiance habituelle amortit cet élan. Il craignit une embûche. Metternich ne se tenait-il pas aux aguets derrière l'appât qui lui était tendu ? Par ce moyen il s'assurerait des sentiments intimes du fils de Napoléon, pour le perdre dans l'esprit de l'empereur François, s'il avait l'imprudence de répondre à cette invite. Il rognait alors son peu de liberté, le traiterait en conspirateur, en ennemi de l'État.

Dans cette angoisse, il ne vit que Prokesch à qui demander conseil. Il lui montra la lettre.

— Lisez, mon ami ! Que faut-il faire ?

Le major demanda au duc :

— Comment cette lettre est-elle arrivée en vos mains ?

— Par le domestique d'Obenaus.

— Où sont les deux autres, les premières ?

— Je ne les ai pas reçues.

Celle-ci est du 17 novembre, dit Prokesch, et aujourd'hui nous sommes au 24.

Il réfléchit.

Une entente entre Napoléone Camerata et Obenaus n'était guère admissible. Cependant la police devait épier les moindres pas de la comtesse ; à Prokesch aussi cette lettre arrivant sans obstacle aux mains du duc faisait craindre un piège.

Reichstadt songea un moment et dit :

— C'est ce que je pense. Mais j'ai d'autres doutes encore. Où est-il fait mention dans cette lettre, de forces rassemblées ? Où sont les preuves de l'existence d'un parti assez fort pour appuyer le fils de l'Empereur ? C'est sa famille qui a perdu mon père ; elle ne constitue pas pour moi une base suffisante. Je respecte, je partage les vœux de la comtesse, mais je ne puis certes pas me fier à des espérances qui dénotent tant d'étourderie.

Ils tombèrent d'accord pour rédiger un billet qui, déjouant la ruse présumée de Metternich, devait couper court aux actes irréflechis de la comtesse.

Madame, je viens de recevoir ce matin, une lettre datée du 17, dont je ne comprends ni le retard ni le contenu, et dont je puis à peine déchiffrer la signature. Je suppose que c'est la main d'une dame ; les lois de la bienséance m'imposent de répondre. Vous concevrez que ce n'est ni en archiduc autrichien, ni en prince français, pour meservir des termes de cette lettre, que je veux la recevoir mais l'honneur me prescrit de vous faire connaître, Madame, que je n'ai pas reçu les deux premières dont vous parlez ; que celle à laquelle je réponds sera immédiatement livrée aux flammes et que le contenu, autant que je le devine, restera à jamais enseveli dans mon sein. Quoique très touché et très reconnaissant des sentiments que vous m'exprimez, je vous prie, Madame, de ne plus m'adresser de vos lignes.

Vienne, 25 novembre.

Le duc de Reichstadt.

Dure réponse qui atterra la comtesse. Elle voulait sur-le-champ quitter Vienne. C'était le fils de Marie-Louise qui parlait, ce n'était pas le fils de Napoléon ! Le roi de Rome était bien enseveli sous les habits du duc de Reichstadt. Les Bonaparte devaient tourner les yeux vers un autre chef. Des incidents secondaires la firent pourtant demeurer quelques jours. Ce retard fut heureux. Un matin, à l'hôtel du Cygne, elle reçut la visite de Prokesch.

Sa lettre envoyée, Reichstadt avait éprouvé un remords. Si sa cousine était sincère, il l'avait injustement blessée. D'autre part, il tenait à ne pas décourager tous ceux qui, en France ou en Europe, attachaient leurs yeux sur lui et, au prix de leur repos, de leur vie peut-être, préparaient son avenir. Cependant, avant de dépêcher Prokesch à la Karthnerstrasse, pour se couvrir vis-à-vis de Metternich, il montra la lettre de Napoléone et sa réponse à Obenaus, qui en parla au comte Maurice. Celui-ci et son frère aîné, le prince Dietrichstein, approuvèrent Reichstadt. Le prince lui dit même :

— A votre âge, Altesse, j'eusse agi comme vous. Au mien, j'aurais lu la lettre et après avoir pris note de son contenu, je l'aurais brûlée sans mot dire.

Quand Prokesch arriva à l'Hôtel du Cygne, la comtesse l'accueillit mal. Elle ne voyait en lui qu'un suppôt des geôliers, un maillon de la chaîne du prince. Le major expliqua la réserve du prince, osa même reprocher à la comtesse son imprudence, qui pouvait coûter cher au fils de Napoléon. La comtesse l'écoutait, surprise. Prokesch lui dit qu'elle se faisait de son cousin une fausse idée. Il était tenu à de grands égards envers l'Autriche qui avait protégé son enfance. Mais il demeurait fidèle à la mémoire de son père, il vivait dans son reflet. Lui était sacré tout ce qui venait de lui. Qu'un temps vint, où, sans péril pour sa liberté, peut-être même d'accord avec sa famille maternelle, il pût reparaître en France et revendiquer son titre, il montrerait qu'il était resté le digne héritier de Napoléon.

La jeune femme, transportée de joie, quitta son siège et serra avec effusion les mains de Prokesch. Son désappointement n'avait été si vif, disait-elle, que parce qu'elle avait admiré la beauté et la distinction du prince. L'étoile qui brillait au faite de son berceau éclairait toujours son front. Il était marqué, elle en était sûre, pour une destinée rayonnante, qui vengerait le martyr des rois et apporterait au monde la concorde et la paix.

Prokesch la fit descendre de ces hauteurs prophétiques en demandant quelles étaient les bases réelles de ses projets, les forces du parti qui pourrait rappeler Reichstadt en France. Elle répondit sans précision. Il n'avait qu'à paraître, répétait-elle, sur un point quelconque du territoire, un peuple entier m. lui ferait une haie de triomphe vers Paris. Prokesch, pensant qu'il y avait beaucoup d'illusion dans cette foi, répliqua que le prince était trop sûr des vœux des Français pour se prêter au rôle incertain d'agitateur. Il ne fuirait pas de Vienne, il la quitterait au grand jour, le temps venu, avec l'adhésion de l'Europe, persuadée enfin qu'après la ruine de la vieille monarchie en France, ne pouvait s'affermir que le gouvernement de Napoléon II.

La comtesse, mi-déçue, mi-gagnée, promit de patienter et de faire patienter ses amis. Prokesch la quitta, sur le conseil de ne pas s'attarder à Vienne. Elle partit bientôt pour Prague, sans tenter de revoir son cousin.

L'Aiglon resterait prisonnier...

FIN DE L'OUVRAGE